

F u n a n á
et autres nouvelles

SAUL LEWICZ

Table des Matières

1	Table des Matières
2	L.
18	Le Retour du Fils
31	Funaná
48	Est Ouest

L.

« Tu parles français ?

— Un peu.

— C'est combien ?

— Cinquante balles pour baiser, trente pour une pipe.

— Et pour parler ? »

Elle fait la grimace, manifestant son dégoût à l'idée de faire la conversation avec un client, mais elle entrebâille toutefois la porte retenue par une chaînette, et Greg Orlov peut dès lors mieux l'observer. Cheveux châtain, petit nez, grain de beauté sur la joue gauche. Aucun doute : c'est elle.

« Même prix.

— Même prix que quoi ?

— Que pour baiser. »

C'est lui qui fait la grimace maintenant. Ça la fait sourire. C'est bon signe, signe qu'elle réagit, que ça peut marcher. Derrière les vitrines, les autres filles sont à moitié nues, mais pas elle, presque élégante dans un stretch au teint métallique qui scintille dans la nuit.

« Disons un quart d'heure. »

La pute ferme puis rouvre la porte dans le même mouvement, libérant la chaînette de son verrou. Elle fait suivre Greg Orlov dans un dédale de couloirs et d'escaliers qui exhalent une odeur de semence et de déodorant à deux sous.

Au quatrième étage, dans une chambre minuscule sans fenêtres — le lit occupe quasiment toute la surface — Orlov se débarrasse de sa veste, la dépose sur le lit, prend place côté porte — obligeant la femme à l'enjamber pour s'installer à l'autre extrémité. Celle-ci cale son dos dans l'encoignure et allume une cigarette.

« Tu t'appelles comment ?, demande Orlov.

— Vera.

— Tu viens d'où, Vera ?

— République tchèque.

— Aucune importance. Ça te dérange si j'éteins ? »

Orlov appuie sur l'interrupteur. Vera marmonne quelque chose en tchèque tandis qu'Orlov ferme les yeux — il ferme les yeux mais il *voit* — il voit d'abord une lueur rouge valser dans la pénombre, des ombres disproportionnées projetées contre un mur, doubles grotesques de silhouettes humaines, puis il voit des ceintures se défaire, des fermetures Eclair glisser, des pantalons tomber à hauteur de genou — non seulement il les *voit* mais il peut aussi les *entendre* —

il l'aurait juré : l'immeuble lui *parle* — il entend des verges s'ériger, des pénétrations muettes, des gémissements, il entend le froissement de billets de banque et le cliquetis de pièces de monnaie qu'on abandonne sur des soucoupes, puis plus rien... Le silence, exactement tel qu'Orlov l'invoquait. Il prie pour qu'il les enveloppe dans sa liturgie, pour qu'il ne les lâche plus, mais il sait que cela est illusoire. Alors il rouvre les yeux et dit :

« Tu es mon bébé et tu es morte depuis peu. Tu ne t'en souviendras pas, c'est pourtant moi qui t'ai assassinée. Pendant le quart d'heure que tu m'as accordé, je te raconterai notre histoire. Tu ne croiras pas un traître mot provenant de ma bouche. Tu me prendras pour un fou, peut-être même que tu te réjouiras à l'idée d'avoir une anecdote de plus à raconter à ton entourage. Au bout d'un moment, tu ne feras même plus l'effort de m'écouter, tout occupée à échafauder ton potin. Tout cela n'a pas la moindre importance, car une milliseconde avant que le temps que tu m'as imparti ne s'épuise, quelque chose se produira dans ton esprit, quelque chose de si fort et si renversant que ta vie ne sera plus jamais comme avant. Tu comprendras mon histoire, que c'est aussi la tienne, et tu seras impatiente d'entendre la suite. Ton cœur raidi gonflera de chaleur, irradié d'amour, et à travers moi tu embrasseras l'humanité tout entière. Quand j'aurai fini de parler, une femme nouvelle et réconciliée aura pris possession de ton corps. Tu me seras reconnaissante, et moi de même — pour avoir si bien accueilli ma parole — et nous célébrerons enfin notre union renouvelée.

« Je commence notre histoire avec un mot que tu as écrit le premier mai de l'année 1990. Tu l'avais scotché à l'entrée pour t'assurer que je ne le manque pas en rentrant :

« J'ai terminé le chocolat. Ne m'en veux pas. J'en rapporterai. Promis juré.

Je t'aime, L. »

« Tu n'es pas tchèque. Tu es née à Marseille et tu as grandi à Bruxelles. Ton père n'était jamais à la maison; ta mère était continuellement déprimée. Je me suis souvent demandé quelle importance il fallait attribuer à cet élément biographique au regard de ton instabilité, ton sens de l'autodestruction, ces traits qui sont devenus ta marque, presque un style.

« Quoi qu'il en soit, en 1985 tu t'inscris à l'Académie des beaux-arts. Nous nous rencontrons un an plus tard, lors d'une fête organisée par des amis communs. Tout se passe très vite et nous voilà très amoureux. Après avoir décroché un contrat d'embauche avec Nightingale Inc., un holding siégeant à Amsterdam,

je te propose de venir m'y rejoindre. Tu es quelque peu effarouchée, mais l'idée de vivre avec moi pour de bon t'enthousiasme. Tes dernières hésitations sont définitivement balayées quand je t'assure que tu n'auras à te soucier de rien, que tu pourras dessiner à longueur de journée. N'est-ce pas ce que tu voulais ?

« Notre première année de concubinage se déroule comme dans un songe. L'appartement est exigu mais bien situé. La ville paraît avoir été faite pour notre histoire. Les canaux apportent le souffle de la mer jusqu'à nos fenêtres. Le vent est vigoureux, vivifiant aussi. Il nous fait des rides dans le visage. On aime ça.

« Tout allait pour le mieux à Amsterdam jusqu'au moment où je me suis aperçu du contraire. À l'époque j'étais trop absorbé par le boulot pour m'intéresser à tes états d'âme. Je rentrais tard et je me couchais fatigué. Je m'endormais en quelques minutes. Cela peut te paraître bizarre aujourd'hui, mais cette vie me convenait.

« Tu tombais souvent malade. C'était un phénomène que j'attribuais à ta santé fragile. En vérité tu dépérissais. Tu n'esquissais pas la moindre ligne, tes toiles restaient vierges. Je retrouvais l'appartement dans le désordre, miroir de ton désœuvrement.

« Je n'avais pas mesuré la gravité de ta détresse. Je voulais t'aider. Par maladresse, je m'étais approprié ton spleen, du moins j'en réclamaï une part. Je considérais que ton problème était aussi le mien. À plusieurs reprises je suggérais de briser la monotonie de notre quotidien. Il fallait sortir, voir du monde. Tu as accepté.

« Nous avons fui dans les bars, les boîtes de nuit, mille endroits où nous pensions échapper à l'univers oppressant et froid qui nous tenaillait, nous étouffait, cet univers qu'on appelait maison. Nos virées finissaient toujours de la même manière : nous rentrions ensemble mais soûls, abattus et à des années-lumière l'un de l'autre...

« Je t'ai trompée lors d'un voyage à Barcelone, en 1990. Tu te souviens de mon ami espagnol, celui que tu avais surnommé M. Gouvernement parce qu'il semblait connaître tout le monde ? Soit. Il m'avait laissé les clés de son studio — m'expliquant qu'il vivait une histoire folle avec un mec, que je me débrouillerais très bien sans lui. Il avait raison : je n'avais besoin de personne.

« Avant mon départ pour Barcelone, tu m'avais confié une lettre. Tu avais dit : lis la dans le train, pour tuer le temps. Je n'en ai rien fait, car dans le train je ne l'avais pas sur moi et pensais l'avoir perdue. Je m'en voulais de cette négligence, mais Gaudi et ses visions m'aidèrent à oublier la confusion et les meurtrissures de notre relation. Amsterdam était loin. Je reprenais goût à la vie.

Tu ne me manquais pas le moins du monde.

« Un soir, j'ai appelé une Anglaise que j'avais rencontrée sur le parvis de la Sagrada Família. Elle a accepté de me retrouver dans un bar. Elle avalait de la vodka comme si c'était de l'eau, disait qu'à ce prix-là s'en priver serait trop con. Moi je m'en tenais à la San Miguel, la bière locale, mais j'avais cessé de compter les verres. Plus tard, dans une boîte de nuit, on a dansé sur une musique infecte. Sans les pilules qu'elle avait pu avoir d'un copain du DJ, je n'aurais pas tenu cinq minutes.

« On voulait rentrer. Elle squattait chez des amis dans la banlieue de Barcelone, c'était loin et les transports ne reprenaient qu'une bonne heure plus tard. Je lui ai offert de venir au studio. Encore sous l'emprise de la gnôle et des pilules, on a discuté de conneries jusqu'au petit matin. Finalement on s'est écroulé de sommeil. Vers midi, corps emmêlés, sa croupe contre mon ventre, et je crois bien que mon érection l'a réveillée tellement je bandais fort. Elle a branlé mon sexe avant de plonger dessus avec sa bouche. Sa chatte béait du mauvais côté, ma main se contorsionnait pour s'y glisser. Quand elle s'est enfilé ma bite j'ai cru exploser, mais j'ai su me retenir jusqu'à ce qu'elle se mette à rugir. On a remis ça plusieurs fois, baisant comme des forcenés jusqu'en fin d'après-midi.

« À mon retour, je ne sais pas pourquoi, je t'ai confessé mon aventure espagnole — dois-je dire anglaise? Tes mots à l'entrée se sont multipliés et leur contenu devenait de plus en plus alarmant :

*« Je suis malade
Mon cœur me fait mal
Tu n'es jamais là quand j'ai besoin de toi
Tu te tues en moi, tu tues mon ami, ma famille
Tu étais ma maison
Je suis désormais sans abri
mon complice : un rat
tu fous tout en l'air, j'ai mal*

L. »

« Autre exemple :

« Où sont les pilules pour effacer la mémoire ? »

L. »

« Ton état de santé empirait. Tu refusais de te nourrir. Ta famille a opté pour le rapatriement. Ils t'ont placée dans une clinique privée. Selon eux, j'étais la cause de tous les maux. Il m'était défendu de venir en visite. Après avoir repris des forces, tu es sortie en convalescence. Tu vivais dans un appartement qui appartenait à ton père, à St-Gilles. Je venais régulièrement te voir à l'insu de tes parents, jusqu'au soir du 27 janvier 1991, date fatidique à laquelle j'ai mis fin à tes souffrances.

« Pardon ? Non, je n'ai pas fini. Je sais que le quart d'heure est terminé. Ouais, et quoi ? Du fric ? Ça va, mais ne m'interromps plus. Tu compromets notre mission, tu comprends ? Bien, maintenant si tu veux bien laisse-moi continuer. »

« Après t'avoir tuée, je savais que je n'irai pas me rendre à la police. Je n'ai jamais cru en la justice des hommes. Forcer le coffre de l'appartement n'était pas difficile : le code était composé des mêmes chiffres que la date de ton anniversaire. Une fois ouvert, le vider était chose encore plus facile. J'avais maintenant une somme considérable dans les mains. J'aurais pu prendre le large vers des pays exotiques, mais l'idée d'un exil forcé me répugnait. Je suis resté terré dans l'appartement pendant quarante-huit heures. De jour j'évitais les fenêtres, de nuit je dormais près de ton cadavre, réfléchissant à une solution. Le frigo était fourni, mais ta mère commençait à te chercher, laissant des messages alarmés sur le répondeur. Le temps pressait — même le lait avait tourné. Finalement j'ai appelé M. Gouvernement. Il m'a dit qu'il connaissait quelqu'un susceptible de m'aider. Il m'a refile un numéro de téléphone en Allemagne. J'ai appelé le type qui a dit s'appeler M. Recker. On s'est mis d'accord pour se retrouver à Francfort.

« Il faisait froid à l'aéroport. Sur un escalator interminable je laissais des voyageurs pressés me dépasser. J'observais la jungle d'aéroplanes, des carcasses de cargos qui me faisaient penser à un cimetière d'éléphants. J'ai pris un taxi jusqu'à l'hôtel que M. Recker m'avait indiqué au téléphone. Une chambre y était réservée à mon nom.

« J'ai pris une douche dans la salle de bains spacieuse ; les serviettes étaient pliées de manière à mettre en évidence le logo de l'hôtel ; une odeur de déodorant désinfectant, pas très différente de celle que je respire en ce moment dans

ta chambre de pute. Un panier de chocolats reposait sur la table de chevet, j'y ai trouvé un mot de bienvenue, rédigé en anglais, signé Recker.

« Je me suis allongé sur le double lit et me suis endormi quasi instantanément. Vers dix-neuf heures, je me suis réveillé la tête lourde et cotonneuse. Je n'avais rien avalé de la journée. Dans la salle à manger de l'hôtel, les tables étaient couvertes mais peu de gens dînaient. Après m'être rempli l'estomac, j'ai scruté à nouveau la salle : un homme seul et, un peu plus loin, un couple. J'ai observé le type, puis le couple, puis à nouveau le type. Ça pouvait être l'un ou l'autre. J'ai attendu un signe.

« Le type qui dînait seul — c'était un quinquagénaire énergique trahissant un goût vestimentaire que je qualifierais d'allemand — a fait tomber sa serviette. Il ne l'a pas ramassé, comme convenu.

“ M. Recker ? ”

« Il a approuvé d'un geste rapide, puis a tendu la main. Je lui ai remis une enveloppe qu'il a ouverte sur le champ, en a vérifié le contenu, puis l'a rangée dans la poche de son veston bleu marine. Je venais de lui confier les clés de ton appartement et la moitié de l'argent que j'avais ramassé dans le coffre. Il avait l'air satisfait, puis a fait signe de le suivre.

« Je me savais largué et je n'aimais pas ça. Il marchait rapidement : j'étais à sa merci. Au bout d'un quart d'heure de marche, nous sommes arrivés dans une zone résidentielle. M. Recker a traversé un atelier qui débouchait sur une cour, laquelle donnait sur une arrière-cour. Il a frappé deux fois à la porte. Une femme est venue ouvrir.

Au rez-de-chaussée, dans une antichambre, une bouteille de schnaps et deux verres nous attendaient sur une petite table ronde en chêne.

“ Bien, a-t-il dit, quand cela s'est-il passé ? ”

— Lundi dernier.

— Où est le cadavre ?

— Dans son appartement.

— Où exactement ?

— Dans la baignoire. ”

« Il a soupiré en signe de désapprobation.

“ Je suis désolé. Je ne savais pas que cela n'était pas bien.

— C'est sans gravité. À partir de maintenant, laissez-moi prendre les choses en main. M^{me} Recker se chargera de vous pendant ce temps. Et ne vous en faites pas pour l'hôtel : c'est réglé. ”

« Il s'est levé et m'a laissé seul dans la pièce, les nerfs à cran, jusqu'à ce que son épouse vienne me chercher.

“Je ne saurai comment vous remercier, vous et votre mari.”

«Je m’adressais à une dame dans la quarantaine, traits harmonieux, des cheveux lisses qu’elle portait en chignon.

“Oh! Ne vous en faites pas pour ça. Nous faisons notre boulot.”

«Je ne trouvais rien à dire, alors elle a dit :

“Rien ne vous oblige à faire la conversation. Je comprends très bien si vous ne voulez pas parler.

— Merci.”

«Je n’étais effectivement pas d’humeur. Mais quelque chose me triturait l’esprit :

“ Est-ce que M. Recker est déjà parti à Bruxelles?

— Oui. Il sera de retour demain matin.

— Et si la police le devance?

— Qu’est-ce que ça change? Vous êtes sauf, libre et à l’abri. Que demander de plus? Vous devriez aller dormir maintenant, il est tard. Demain est une longue journée. Le Dr Kustel vous recevra à dix heures.

— Dr Kustel?

— Oui, le médecin responsable des évaluations médicales. Le protocole exige que vous passiez quelques examens. Rien de très incommode, ne vous inquiétez pas. C’est juste que nous tenons à garder un certain standing à Haupthof.

— Haupthof? Je ne vous suis pas très bien.

— Haupthof est le nom de la propriété que je gère avec mon mari. Votre ultime demeure, à condition que vous passiez les tests, c’est entendu. Ici ce n’est qu’un arrangement provisoire, mais vous verrez, Haupthof est un lieu magnifique, vous y serez très bien.”

«L’arrangement provisoire était une maison de maître, trois étages parquetés à haut plafond, une odeur d’encaustique — jamais je n’avais vu autant de boiserie réunies. Une odeur de bois et de térébenthine envahissait également ma chambre.

«Avant d’aller dormir, j’ai ouvert la fenêtre pour aérer. Dehors, la rue était silencieuse. Des voitures en stationnement et des maisonnettes en béton, sans vie. Rien qui aurait pu m’aider à combler le vide que je ressentais. Je n’avais jamais vu cette rue, pourtant j’avais l’impression de l’avoir vue des millions de fois, comme si j’y avais grandi.

«J’avais presque oublié la raison de ma présence là-bas. Ta mort remontait seulement à trois jours, mais ma perception du temps se déglissait. Déjà ton portrait subissait des altérations. Une image me revenait, celle d’une langue : bleue, pendante, gonflée. Cette image ne m’appartenait pas, j’en étais sûr —

elle ne pouvait pas m'appartenir — une image orpheline et intrusive. Son histoire n'avait pas de nom. Elle s'était échappée d'une mémoire contrefaite et s'était glissée dans ma tête pour semer la panique. Mais je ne lui cétais pas.

« J'ai entendu un craquement provenant du plafond. M^{me} Recker. Je pouvais monter à l'étage et la tuer. Je pouvais la violer, la dépecer, la manger. Sans une hésitation, M. Recker avait laissé sa femme avec un étranger qui avait tué la sienne. Cela n'avait rien à voir avec la confiance ou la bonne volonté. Les Recker me traitaient comme un patient, un réfugié, une personne avec des problèmes qui méritait la miséricorde, pourvu que ce dernier ait de quoi la monnayer.

« Assassiner M^{me} Recker était une idée stupide qui ne prouverait rien sinon leur méprise. Mais ils ne se trompaient pas. Les Recker savaient quel genre de type j'étais. J'étais condamné à accepter leur offre, quelle qu'elle soit, et ça aussi ils le savaient.

« Ce soir-là, en me déshabillant, une enveloppe était tombée de mon pantalon. C'était ta lettre d'avant Barcelone, un message de l'au-delà. »

Mon Amour,

Trop de pensées s'évanouissent dans la vie de tous les jours. Il me faut partir à la chasse aux pensées — comme on part à la chasse aux papillons — attraper quelques-uns de ces éphémères avant qu'il ne soit trop tard, les figer avec de l'encre.

Avec toi, je suis constamment distraite par des banalités. Quand je me retrouve seule, je me sens terriblement coupable. L'essentiel est comme un serpent : lorsqu'on croit l'avoir dans les mains, on s'aperçoit qu'il ne s'agit que de la mue : une substance morte. Et puis l'essentiel est à nouveau là, sans qu'on ait rien demandé, quand on rêve dans un bus, ou que l'on attende quelqu'un dans un café...

Avec toi, je tends à oublier la signification des mots. Trop occupée à écouter, à représenter, à traduire ton langage dans le mien. Dans ces moments, mon esprit est encombré de souvenirs, de visions, de fragments de rêves de la veille, de choses à faire... Ce sont les ennemis de l'essentiel. Et pourtant quel poids ont-ils face à lui ?

L'homme désire la femme entre ses jambes. Je ne suis pas naïve au point de l'ignorer. Cette quête est ce qui nous maintient en vie. Un homme seul n'est rien, il ne vaut guère plus qu'une étoile qui s'abs-tiendrait de réfléchir la lumière.

Je suis une louve, et je rôde à tes côtés dans la prairie. Mais je cherche en vain la meute à laquelle il serait bon d'appartenir.

Avant de t'avoir rencontré, je me sentais inutile, superflue. La plupart du temps j'étais d'humeur sombre. À l'âge de dix-neuf ans j'ai fait une bêtise. J'ai grimpé sur le toit d'un immeuble que ma famille possédait à Bruxelles. Durant deux heures, je suis restée assise sur le bord, cherchant à rassembler le courage pour me propulser dans le vide. Mais un locataire de l'immeuble d'en face m'avait vue et a appelé les sapeurs-pompiers.

Mes parents ont dû payer la note de frais de l'intervention. Vois-tu pourquoi, aujourd'hui, ils sont si protecteurs ?

C'est difficile ici. Tout est tellement nouveau. J'ai perdu toutes mes références. Amsterdam me paraît parfois être un gigantesque hôpital dans lequel on ne serait jamais sûr si l'on a à faire avec le personnel soignant ou les patients.

Bientôt tu pars pour deux semaines de vacances. Je ne comprends pas pourquoi tu refuses de m'emmener, mais je respecte ta décision. Je sais déjà que pendant ton absence, dans la rue, je sonderai les visages des passants pour invoquer ton image.

Aujourd'hui c'est l'été. Rien de plus facile que de se lever au petit matin. Le soleil brille, le corps est tonique. Cigarette et café nous stimulent durant la journée, vin et musique durant la nuit. Mais je redoute l'hiver — ces longues et sombres journées. Comment le chauffage central nous suffirait alors ?

L.

« Le lendemain matin, j'ai pris le petit-déjeuner dans la cuisine. M^{me} Recker m'y a présenté un contrat qu'elle m'a demandé de lire et de signer. Mais pas tout de suite, car elle m'a enjoint de la suivre pour la visite du docteur.

« Ne soyez pas nerveux », m'a-t-elle dit avant de me faire entrer dans la pièce. En vingt-cinq ans de métier, seulement deux candidats ont échoué aux examens. Et je n'ai pas eu besoin de l'avis d'un spécialiste pour m'apercevoir qu'ils étaient dérangés de l'esprit. Quant à vous, je sens que vous êtes quelqu'un de bien. Je suis sûre que tout se passera pour le mieux.

« Installé derrière une table de bureau, un homme dans la cinquantaine. Il était grand, barbu, et portait des lunettes.

« Prenez place. »

« Sa voix ne collait pas avec son apparence, trop haut perchée pour son gabarit. Il m'a interrogé à ton sujet, il voulait savoir ce que je t'avais fait. Je lui répondais calmement, je disais la vérité. Après lui avoir exposé les faits, il s'est enquis de mes motivations. Le pourquoi était beaucoup plus difficile à expliquer. Il n'y avait pas de vérité singulière, que de multiples, et chacune défiait les autres. Je lui ai simplement dit que je ne savais pas pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait. Qu'il était trop tôt pour se former une opinion là-dessus.

« Le docteur m'a ensuite interrogé sur mon état de santé, il voulait savoir si je prenais des médicaments. J'ai dit non, rien de tout cela. Au bout d'un certain temps, il s'est déclaré satisfait.

« En ce qui me concerne, vous êtes apte pour la mise en résidence. Je suis sûr que vous vous y plairez. De quoi vous plaindriez-vous ? Vous avez eu la chance d'échapper au pénitencier, ce qui ne veut pas dire que vous échapperez aux conséquences morales de votre acte. L'impact du forfait que vous avez commis est dévastateur sur le plan de la psyché. Je vous laisse le loisir de méditer cela. À bientôt. »

« M. Recker m'attendait dans le couloir. Il m'a assuré que tout s'était bien déroulé à Bruxelles.

« Avez-vous étudié le contrat ?, m'a-t-il demandé.

— Il me paraît honnête. »

Je n'y avais pas jeté le moindre coup d'œil.

« Dans ce cas, je crois que tout est réglé. »

« Une heure plus tard, j'étais assis sur la banquette arrière d'une Mercedes bleu métallisé, en route pour l'ultime destination. Nous avons emprunté l'A4 direction Bad Hersfeld, puis Eisenach. Ni lui ni le docteur n'ont échangé un mot durant le trajet. Quant à moi j'observais la campagne allemande à travers la vitre. À un moment j'ai voulu demander à M. Recker si lui aussi pouvait voir le paysage nous leurrer. Nous pensions le traverser, en réalité c'était lui qui tournoyait, nous encerclant avec la placidité du vautour. Mais M. Recker semblait concentré sur sa conduite, et j'ai gardé le silence.

« Nous sommes sortis de l'autoroute à Herleshausen, avons roulé à travers Wildeck-Obersuhl et avons pénétré une forêt. Nous étions sur la route depuis une heure et demie, puis M. Recker s'est engagé dans une propriété privée. Le signe à l'entrée disait :

« *Haupthof — Privat Klinik* »

« *Willkommen* »

« Un château dix-huitième a émergé dans toute sa splendeur équivoque. Dr Kustel m'a fait visiter un jardin anglais où les floralies étaient comme au garde-à-vous, tellement leur arrangement était sévère. Le docteur m'a raconté que la propriété avait autrefois servi d'hôtel particulier. Lorsque M. Recker en a hérité, il a découvert que l'entreprise était au bord de la faillite. Recker avait tenté de rentabiliser l'endroit par sa mise en location. Des studios de cinéma l'ont utilisé comme décor, des industriels y ont tenu des fêtes privées. La propriété demeurait déficitaire.

« Depuis la conversion en clinique spécialisée, les affaires n'avaient jamais été meilleures. C'est ce que m'a affirmé en tout cas le docteur, désignant la façade sud avec ses dorures en toc qui évoquaient des scènes bibliques.

« J'ai été introduit auprès de mes pairs dans un salon spacieux couvert de lambris d'ébène. Un lampadaire en cristal pendait bas du plafond. Douze hommes étaient assis sur quatre canapés, arrangés en paires opposées. Un à un, ils sont venus me serrer la main. Ce fut mon premier jour à Haupthof, il y en eut de nombreux autres.

« Quoi? Quinze minutes? Je pensais que nous avions un accord : tu ne devais pas interrompre. Sois silencieuse. Silenzio! Comment dit-on en tchèque? C'est pourtant pas compliqué : écouter, c'est tout ce que je te demande... On approche de la fin de notre histoire. Encore un petit effort. Laisse-moi te raconter comment et pourquoi je suis venu te trouver ici, à Francfort, dans ce misérable bordel. »

« Haupthof, donc, se résume à trois années de réclusion volontaire dans une prison dorée. La vie y était formidablement routinière. Je dormais, mangeais, déféquais. Les journées ensoleillées étaient rares. Je restais la plupart du temps à l'intérieur, lisant les poètes dans la bibliothèque. Au fur et à mesure que le temps passait, ma mémoire se désagrégeait. J'étais comme une pièce de plomberie qui fuyait de partout. Je t'avais presque oubliée. Tout ce dont je me souvenais c'était une collision au loin dans mon passé, un choc qui s'était figé comme dans un nœud dense et serré.

« Dr Kustel nous voyait séparément durant des prétendues sessions de thérapie. Au cours de la première d'entre elles, il me donna le ton général :

« Tous nos patients ont commis le même crime. C'est pourquoi ils sont parfaitement à même de vous aider à franchir les obstacles les plus évidents. Voyez-vous, nombre d'hommes tuent leurs femmes, mais seuls les sots s'en remettent à la justice pour décider de leur sort; seuls les lâches délèguent la

tâche de punir à d'autres qu'eux-mêmes ; seuls les faibles ont recours au tribunal pour objectiver leur faute, au verdict pour établir la gravité de cette dernière, aux barreaux enfin pour se convaincre de leur inéluctable damnation.

“ Pitoyables assassins !

“ Ici nous ne croyons pas aveuglément en la société, pas plus qu'en sa justice. À Haupthof, nous ne souscrivons à aucune idéologie. Vous êtes en compagnie de douze individus qui n'ont que faire de consensus. Douze hommes qui ne partagent rien si ce n'est la particularité biographique d'avoir tué un proche et... je l'admets, d'avoir assez de ressources pour autofinancer une retraite anticipée.

“ Vous êtes désormais un lépreux, un circonscrit, un paria. Voyez-vous, les femmes sont notre avoir le plus précieux. Depuis l'aube de la civilisation, les femmes sont échangées selon des règles peu variables afin de préserver la continuité de notre existence. Toutes les civilisations sont basées sur la circulation des femmes. Elles sont le cadeau suprême. Vérifiez auprès de n'importe quel père. Il se trouve que vous en avez tué une. La société ne vous le pardonnera jamais.

“ Bien que vous soyez un assassin, vous faites tache parmi vos semblables. Victime de désillusions, vous êtes avant tout un naufragé de l'amour. Vous n'aurez pas l'amnistie, mais vous aurez le droit de vivre. Je considère qu'il est de mon devoir de permettre à des gens de votre sorte de bénéficier d'un traitement quelque peu personnalisé. M. Recker et sa femme sont du même avis. Nous prenons des risques à ces fins, sachez-le. Sachez aussi apprécier.

“ Votre tâche est lourde : spéculer sur les motivations de votre geste, inventer une punition, trouver une voie de rédemption. Un conseil : partagez votre expérience avec les autres, apprenez de la leur. Vous gagnerez ainsi de précieux soutiens.

“ Nous organisons des ateliers. Vous trouverez le programme des activités sur le panneau à l'entrée. Il est mis à jour toutes les semaines. Quant à moi, je suis à votre disposition. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à venir me trouver. ”

« Je ne suis pas allé aux ateliers, pas plus que je ne suis allé voir le docteur. J'avais fait ma propre réflexion : il n'y avait rien à dire. Le soutien moral de mes pairs ? D'aucune utilité. Je m'estimais assez indulgent comme ça. Je t'avais aimée pour toutes les mauvaises raisons. Je ne voulais pas te trahir indéfiniment.

« Il y avait du vrai dans ce qu'avait dit le Dr Kustel. Je me trouvais en compagnie de douze fantômes aux histoires fort semblables. Chacun affrontait son

passé meurtrier à sa manière. Mais, contrairement à ce qu'avait affirmé le docteur, je ne leur trouvais aucun courage, aucune détermination rédemptrice. Bien sûr, tout comme moi ils s'étaient soustraits à l'autorité, mais seulement afin de s'assurer un semblant de dignité. Nous étions des lâches, voilà la vérité. Des champions de martingales amoureuses, des as de l'amour avarié, celui qui bascule dans la haine et le meurtre. Comment aucun d'entre nous aurait-il pu être d'un quelconque secours ?

« Nous pensions nous sentir coupables, mais en réalité nous étions déprimés. Nous nous saluions poliment lorsque nous nous croisions dans les couloirs ; nous partagions les repas dans la salle à manger ovale ; nous célébrions des anniversaires morbides.

« Nous étions des adorateurs de clichés jaunis. Douze portraits de femmes assassinées en bonne règle, érigés en autant d'icônes. Leurs traits dégageaient plus de caractère et de vitalité que leurs maris n'en seraient jamais capables. À travers les poses de ces femmes, on pouvait lire la fragilité, la tendresse, quelque chose qui criait « je veux vivre ». Mais les hommes, hystériques, n'avaient cessé de pleurnicher sur ces choses qu'ils avaient faites, ces choses qui avaient abouti à l'irréversible.

« Je m'y attendais : les histoires me sont venues, l'une après l'autre. Au début je souhaitais qu'elles soient similaires à la nôtre, ou du moins qu'elles évoquent le même air. En réalité elles m'ont ébranlé. Douze plans d'action dégueulasses menant à la même boucherie.

« Certains avaient achevé leur femme en un souffle, d'autres les avaient cuisinées à la casserole pendant des heures, parfois même des jours. Certains avaient utilisé l'arme automatique, d'autres l'arme blanche. Tel avait copulé avec le corps refroidi, tel l'avait découpé en morceaux pour le dissoudre dans l'acide.

« Haupthof était pour l'éternité. Personne ne savait si le deuil perpétuel était la croix ou l'onction. Tous exorcisaient leur passé avec obsession, je dirais même avec fétichisme. Certaines chambres étaient encombrées d'effets personnels ayant appartenu à la défunte, d'autres, comme la mienne, vides de tout trophée mais hantées par des visions tordues et spectrales.

« Nous avons mis à sac des continents magiques, puis nous avons contemplé le butin, comme hébétés. Nous tentions de percer le mystère émanant des objets pillés, physiques ou imaginaires, mais en guise de seul retour nous obtenions l'écho de leur mutisme... Pathétique, mais nous n'avions qu'eux : des artefacts. Quelquefois, j'avais une prémonition : un jour il me sera offert de poursuivre leurs promesses, révéler leurs prophéties enfouies. Mais entre-temps je dépéris-

sais comme les autres dans un ancien décor de cinéma.

« De temps à autre, des filles étaient dépêchées à la clinique pour nous distraire. En décembre dernier, pour le Nouvel An, tu étais ici, seulement je ne savais pas que c'était toi. Après le dîner, nous avons pris place dans le salon. Vin et cocktails coulaient à flots, l'atmosphère se réchauffait.

« Je restais assis tranquillement, sirotant un schnaps et observant la scène. Tu étais installée dans le canapé d'en face. Tu flirtais avec le docteur. Soudain j'ai remarqué ton grain de beauté, là sur ta joue gauche. Il était camouflé par du maquillage, mais il a émergé petit à petit, parce que tu passais ta main sur la bouche quand tu buvais. L. avait un grain de beauté au même endroit. Je le fixais avec insistance.

« Au-dessus de vos têtes pendait un masque africain. Une sorte de trophée de guerre zoulou. Le masque représentait un visage inversé. Les joues étaient creuses, les orbites gonflées en boules et la bouche n'était qu'un trou béant. J'ai longuement regardé le masque, puis j'ai descendu mon regard sur toi et j'ai senti quelque chose qui ne s'exprime pas.

« Je suis monté dans ma chambre, vous laissant aux plaisirs de la chair, toi et tes collègues putes, le docteur et mes frères de deuil. Cette nuit-là je n'ai pas fermé l'œil. J'avais assisté à une révélation, mais je ne savais pas comment l'interpréter.

« Il m'a fallu un certain temps avant de venir au bout de l'affaire, mais j'ai immédiatement pu constater que l'espoir était revenu. Après toutes ces années, il faisait enfin bon vivre. Je rêvais de tes nombreux visages. Chaque nuit, une série interminable de portraits se fondaient les uns dans les autres. La séquence commençait invariablement avec tes traits que j'ai connus à Bruxelles, puis, graduellement, c'était ton nouveau visage qui apparaissait, celui que tu m'as montré à Haupthof, celui d'une pute, et l'image fermant la boucle, c'était le masque africain, ce visage renversé.

« Le terme final à mon illumination eut lieu pas plus tard qu'hier, dans la bibliothèque, au moment où je lisais les vers obscurs d'un dénommé L. Kolway :

*Et ton visage éternel
prisonnier
dans une empreinte oubliée*

« J'ai filé en douce et fait du stop jusqu'à Francfort. Je t'ai cherchée dans le quartier chaud et me voici. Avec une proposition. Je voudrais que tu changes de

masque une dernière fois. Inverse-le. Ton maquillage de tapineuse est une mascarade, aussi creuse que le masque africain sur le mur du salon à Haupthof. Les masques ne sont pas des représentations, mais des travestissements. Tu es une travestie professionnelle, n'est-ce pas? Le grain de beauté que tu avais dissimulé a émergé en dépit de ta volonté. Peut-être que tu ne t'es aperçue de rien, peut-être que tu t'en fous, mais cela aussi est un signe.

« Depuis cette nuit de décembre, tu habites mes rêves. J'ai besoin de toi. Il me reste de l'argent. Nous pourrions commencer quelque chose, toi et moi. Tu m'as fait entrer dans cette chambre avec une stratégie de pute, mais tu pourrais la quitter sans la moindre corruption, dans un état d'esprit neuf et innocenté. Tu serais ma muse, et moi la tienne. Qu'en dis-tu? »

Vera le regarde longuement, sans un mot. Orlov perçoit une moiteur envahir ses yeux. Des larmes! Elle subit le coup de l'émotion! Il la prend par la main et l'emmène dehors où les premières lueurs de l'aube commencent à poindre. Deux gaillards sont postés sur le trottoir à l'entrée de l'immeuble. Vera s'adresse à eux en tchèque. Raconte-t-elle le travestissement? sa joie? la perspective d'une nouvelle vie?

Orlov est projeté à terre. Des coups se mettent à pleuvoir — dans ses côtes, ses jambes, son dos. Les brutes frappent à n'en plus finir et Vera se joint à eux. Elle enfonce l'aiguille de son talon de chaussure dans le visage, dans un œil... Orlov perd conscience. Très loin il y a le bruit d'un moteur, la sensation d'une chute sur du dur et puis plus rien.

L'homme reprend connaissance sur une autoroute. Son œil gauche refuse de s'ouvrir. Il reconnaît la bretelle de l'A4 et s'efforce de marcher droit sur la bande de sécurité, direction Eisenach.

Les voitures vrombissent et disparaissent dans la brume du matin. Il les observe de son œil valide. Une drôle de vision : avec chaque voiture qui passe, la sensation d'une collision imminente avec le trafic en sens inverse. À l'intérieur de sa douleur, il y a comme la préparation d'un cri. Orlov accélère le pas, pourchassant la brume, les voitures, les télescopes en série... son futur, là, à l'horizon, un masque creux, un œil en trop.

Le Retour du Fils

Dans une nouvelle d'Edgar Allan Poe, la clef du mystère — un crime impossible à réaliser — est entre les mains d'un singe assassin. Préfigurant, selon certains critiques, la littérature policière, « Double meurtre dans la rue Morgue » amorce également l'histoire de la représentation du singe dans les mythologies modernes.

De King à Donkey Kong, les déclinaisons multiples du singe jonglent le plus souvent avec la même constante anthropomorphe : derrière la bestialité de façade, c'est ce mélange de malice et de maladresse qui, non sans rappeler l'irresponsabilité juvénile, finit par attendrir. Tout comme l'enfant qui a fait une bêtise, le monstre-singe, dont les déboires vont jusqu'à faire planer la menace sur des villes entières, inspire en dernière analyse compassion et indulgence.

Pourquoi, alors, dans l'affaire qui nous concerne, toute empathie envers le monstre incriminé semble avoir disparu au profit d'un déplorable cynisme ? Et cela, a fortiori, alors que le monstre n'est pas auteur du crime mais sa victime ? Est-ce l'aspect sinistre et décidément réel du fait divers qui empêcha toute retenue au sein des médias, allant jusqu'à désigner cette affaire comme celle des « deux singes et demi » ?

Trois dépouilles de singes sont retrouvées dans une roulotte au nord du pays. Fait curieux : ils ne sont pas morts en même temps. En effet, une semaine sépare la mort du premier singe de celle des deux autres. La police affirme que l'assassin n'a pas quitté le lieu du crime entre ses forfaits consécutifs.

Puis, à la surprise générale, l'on apprend que le cadavre le plus ancien n'est pas celui d'un singe, mais celui d'une femme. Les experts invoquent trois facteurs à l'origine de cette grave erreur légiste : l'état de décomposition avancée du cadavre, la pilosité exceptionnelle de la victime de son vivant et le sectionnement des membres auquel avait procédé l'assassin après la tuerie.

Ce n'est qu'au printemps suivant que l'on trouva l'assassin présumé. Il s'était donné la mort dans une chambre d'hôtel, dans un établissement situé près du port et fréquenté par des marins. Des témoignages recueillis dans le milieu portuaire ont permis d'établir avec certitude le lien du suicidé avec la femme-singe.

L'homme en question avait été le compagnon de cette dernière. Il

s'appelait Jean Brocatelli. Diplômé en médecine mais sans pratique, il se serait recyclé dans divers rackets. Toujours selon les témoignages, sa relation avec la femme-singe, dite la Chinoise, aurait été tumultueuse. Tous s'accordaient sur le fait que celle-ci se prostituait, et que Jean Brocatelli lui servait de proxénète.

Face à l'extravagance des personnages et à l'outrecuidance du lien qui les unissait, la police conclut au crime passionnel. Le suicide de Jean Brocatelli était opportun : il annulait le carnage dans la roulotte ou, du moins, octroyait à la police une excuse pour suspendre l'enquête. Celle-ci s'empressa en effet de classer le dossier. La mort d'un homme est parfois aussi celle d'un assassin, et c'est ainsi que s'acheva notre affaire : dans le double déni d'un crime prétendument insondable, dont l'issue forcée et lâchement théorique camouflait une ignorance totale du drame et de ses tenants.

L'affaire sombra dans l'oubli.

Extrait de l'émission radio, « Mystères du Crime ».

Assis dans le noir, le visage contre une vitre embuée, tu sais que le voyage pour toi a déjà commencé — le retard sur l'horaire qu'on vient d'annoncer au microphone n'y change rien.

Des effluves de rance et d'alcool te parviennent d'à côté. Un type à longs cheveux, parka élimé, T-shirt sale. Tu te serais levé pour changer de place si le car n'était pas aussi rempli.

On ne distingue pas grand-chose à travers la vitre. Rien que des ombres filantes dans une nuit d'encre et le tracé de la route illuminé par les phares. L'homme au parka marmonne des bribes de versets bibliques, mais tu décides de ne pas lui prêter attention et te voilà entraîné dans un flot de pensées, une séquence d'images... Plus tard, une impression de vitesse étouffée te ramène à la réalité du car. Celui-ci s'est engouffré dans un tunnel.

À la sortie du tunnel, le car embraie sur la bande du milieu, dépasse un poids lourd, revient sur la bande de droite. L'homme au parka parle toujours, mais son expression faciale est sereine, dénuée de la béate jobardise que tu lui as attribuée en première instance, un visage sérieux s'il n'y avait pas ces spasmes, signe d'une profonde défonce.

En fixant le dos du siège à l'avant, il raconte une histoire où il est question du déluge et des passagers clandestins de l'Arche de Noé, qui, pour échapper à une mort certaine, auraient réussi à s'accrocher au bastingage, monter à bord, se terrer dans les cales. Il dit que leurs descendants sont parmi nous, que ces créatures antédiluviennes nous veulent du mal.

L'hôtel où l'on t'a réservé une chambre n'est pas loin de la gare routière. Dans une chambre aux rideaux déteints, tu t'allonges sur un lit double. Agité, tu te dis qu'un bain te détendrait. Des cheveux traînent dans la baignoire. Des cheveux de femme, vu leur longueur. L'idée de te plaindre à la réception t'effleure un instant, mais, la trouvant mesquine, tu la rejettes.

Le lendemain, la salle où les clients de l'hôtel sont censés prendre le petit-déjeuner est vide. Une femme en tablier t'apprend que le service est terminé depuis une demi-heure. Tu prends ton café dehors. Il fait froid mais le ciel est dégagé. Tu as du temps à tuer.

En errant dans la ville, tu passes par des endroits que tu soupçonnes avoir oubliés. Tu n'arrives pas à trancher si le temps écoulé a déformé ta mémoire ou si les choses ont vraiment changé tant que ça.

Tu t'engages dans une avenue qui monte fort. Au sommet de celle-ci, une butte, et voici la ville qui s'étend à tes pieds, narguant tes incertitudes en un mouvement d'ultime synthèse. Tu allumes une cigarette, appréciant la vue et sa perte.

C'est donc ici que tu es né, que tu as grandi. Ton regard se porte vers l'est, là où ton père et ta mère ont toujours vécu. Il doit y en avoir d'autres, comme tes parents, à n'avoir jamais quitté le territoire que tu domines en ce moment. Tu te perds en conjectures quant à la physique des conglomérats humains, ses lois et ses unités de mesure.

La géométrie urbaine fait poindre la rivière, mais uniquement par endroits. À l'Ouest, avant le port, une Grande Roue se dégage d'un amas de toits plus ou moins semblables. La foire, bien sûr. C'est la saison. Tu as envie de la revoir dans la foulée de cette promenade nostalgique. De toute manière, le lieu du rendez-vous n'est pas loin.

C'est bien la foire que tu as connue il y a des années de cela : les mêmes autos tamponneuses, les mêmes carrousels, les mêmes barbes à papa fichées sur de longues tiges en bois. Les interpellations des forains, scandées à l'aveugle, se mêlent aux musiques que crachent les sonos. Un vacarme étrangement familier.

Devant le manège, tu observes des enfants se cramponner aux crins des poneys. À chaque ronde, les coups d'œil furtifs en direction des parents, l'anxiété de l'abandon, les signes de mains — tantôt hésitants, tantôt hystériques — et enfin l'exaltation inaltérée des enfants.

Si ta première impression a été celle de retrouver un monde perdu, tu es forcé d'admettre qu'un sentiment adverse prend le pas. Tu te sens happé dans un monde de faux-semblants. Comme si les badauds, engoncés dans de grosses vestes fourrées, avaient été embauchés pour la circonstance.

Dans cette procession de fantômes, qui a quelque chose de martial, aucune ambiance de fête, mais une voracité rampante, une énergie qui se mesure à la densité de la foule, la forçant à se décomposer en unités toujours plus petites et isolées pour mieux la digérer, prise au piège dans les dispositifs d'attraction.

Au stand de tir au fusil, tu canardes cinq balles dans la mire, mais tu refuses la peluche à laquelle tu as droit. « Nue comme un ver, poilue comme un singe », dit l'affiche d'une baraque un peu en retrait. L'attraction n'a pas l'air d'intéresser grand monde. L'air renfrogné de la caissière te dissuade de lui demander des explications.

Derrière l'enceinte, des rangées de draps — couloirs de tissu — mènent à une pièce faiblement illuminée. Tes yeux ont besoin de quelques minutes pour s'adapter à la pénombre. Tu distingues enfin la cage dans le fond de la pièce.

Tu croyais ce genre de spectacle disparu : deux singes et une femme nue allongée sur une paille. Le pelage recouvrant le corps de la femme est plus clair que celui des singes, mais aussi touffu et serré que le leur. Seul le visage, où brillent des yeux bridés et marron, est glabre.

La femme semble observer les singes d'un œil distrait. L'un d'eux inspecte la fourrure de son compagnon. Ce dernier balance les bras, puis plonge à son tour ses mains dans la fourrure, celle de la femme. Elle laisse faire. Son indifférence suggère la somnolence. Les gens autour de toi paraissent en attente, mais rien ne vient perturber la léthargie des acteurs. Sans que cela ne te choque, tu vois des hommes sortir leur membre et se masturber devant la cage.

Tes yeux clignent à la lumière du jour. Sur le trottoir d'en face, tu aperçois l'homme au parka de la veille. Il est assis sur les marches d'un immeuble, une bouteille de vin à ses pieds. Il te fait signe mais tu détournes le regard.

Les grues trouant le ciel blanc annoncent le port. D'énormes navires amarrés tanguent sur une eau brune. Le clapotis des vagues contre la berge est régulier, hypnotique. Au loin, des cheminées exhalent des fumées grisâtres qui s'élèvent en colonnes dans le ciel. Tu marches sur le bord du rivage, qui ondule avec le cours de la rivière. Des péniches parviennent à ta hauteur et te dépassent sans bruit. Les panneaux de signalisation ne veulent rien dire pour toi, pas plus que ces ponts flottants, ces hangars sombres ou encore ces rails rouillés à même le sol, vestiges d'un réseau ferroviaire interne au port et aujourd'hui désaffecté.

Tu déambules dans un monde qui parle un langage dont tu ignores l'alphabet, et puisque ce monde de métal et d'huile t'est indéchiffrable, il est empreint de silence, et aussitôt tu prends conscience du bruit de tes pas, des traces que tu dois laisser partout, et cela te répugne.

Entre un bureau de douane et un parking, sans la moindre enseigne, le café des Trois Mâts. Quelques hommes assis au bar, silencieux. Tu commandes un demi et prends place dans l'arrière-salle.

II. UNE FEMME PAS ORDINAIRE

Tu es en avance. Le fait que tu ne saches pas à quoi ressemble ton homme t'ennuie. Tu as eu à faire à lui au téléphone. Un certain M. Brocatelli. C'est lui qui t'a réservé une chambre à l'hôtel, c'est lui qui a proposé l'endroit du rendez-vous.

L'arrière-salle fait environ deux tiers de la superficie totale de l'établissement. Des banquettes y longent les murs d'un beige défraîchi. Les chaises sont

en bois, ainsi que les tables recouvertes d'une plaque de formica. Un juke-box dans un coin et, à côté, le chemin aux toilettes.

Un géant apparaît dans la porte de l'établissement. Il se dirige vers toi sans hésitation et se présente. M. Brocatelli. Tu lui offres de s'asseoir.

« Vous avez fait bon voyage ? »

Complet bleu marine, chemise blanche, quatre bagues à la main droite. Tu lui reconnais un style passé, d'un autre âge. Il te prie de l'excuser de t'avoir imposé ce voyage, dit que cette ville n'est pas faite pour des hommes comme toi.

Un parleur. Quoique tu n'en laisses rien paraître, tu détestes les parleurs. La plupart de tes clients sont des parleurs, pourquoi celui-ci ferait-il exception ?

Le café se remplit lentement. Une drôle de faune. Les hommes sont dépe-naillés et las, les femmes ont des corps difformes. Des visages ravagés par l'alcool, le labeur forcé, la désillusion... La moyenne d'âge tourne autour de la soixantaine, si l'on exclut ce même, en face, pelotant une vieille aux dents cassées.

Tu dis :

« Procédons à notre échange, M. Brocatelli. »

Ton client sourit, comme pour montrer qu'il apprécie ton franc-parler, puis dépose une enveloppe sur la table.

« Quand ?, demande-t-il.

— Bientôt.

— Très bien. Pour tout vous dire, c'est ma femme qui est à la source de cette opération. Elle n'est pas une femme ordinaire — vous en conviendrez — sauf sur un point : on ne peut rien lui refuser. Vous savez comment sont les femmes, n'est-ce pas ? »

Un accordéoniste joue un air de guinguette. Quelques couples dansent au milieu de la salle. Ils sont tristes à voir sous cette lumière crue, dévoilant les innombrables imperfections des vêtements, des peaux, des mouvements... Tu reconnais le jeune peloteur parmi les danseurs. Son visage d'enfant est enfoncé dans la poitrine d'une femme, pas la même que tout à l'heure mais tout aussi usée et lasse.

L'accordéoniste valse autour des danseurs en tapant du pied. Il est fier du rôle qui lui échoit. Son sourire dévoile une bouche édentée, mais ce sont ses bras musclés qui t'impressionnent.

Soudain il y a comme un murmure qui remplit la salle. La femme-singe a fait son apparition. Les gens la saluent sur son passage. Enveloppée dans un manteau d'hermine à long col, elle a la démarche d'une souveraine.

Le géant l'aide à se débarrasser de son manteau, dévoilant un blouson satiné

ouvert sur un décolleté abondant et fourré. Ce qu'il y a d'animal en elle n'est qu'apparence, mais sa présence est intrigante.

« Je vous présente mon Minotaure. »

Elle esquisse un sourire à ton adresse, allume une cigarette, puis se penche vers Brocatelli et lui souffle quelque chose à l'oreille.

« Ma femme tient à vous faire savoir qu'elle compte sur vous. »

Puis, avec un sourire que tu réproves, il ajoute :

« Elle vous sera infiniment reconnaissante. »

III. VENUS ENDORMIE

Le long de couloirs sombres, des armoires murales et des étagères, des boccas et des trophées, exhibition de carcasses d'oiseaux, de monstres doubles, de cerveaux trépanés, de fœtus noyés dans leurs propres intestins, de Papous et de Nubiens réduits à la taille de nains, d'enfants crapauds, d'os épinglés, d'organes préservés dans du formol et de coupes anatomiques de toutes sortes.

Les serrures ont été faciles à forcer, aucune alarme n'a retenti. La difficulté maintenant est de trouver l'objet dans la profusion des pièces d'exposition. La description du géant était sommaire mais précise : une poupée en cire représentant une femme endormie, avec un dispositif mécanique interne faisant bouger le thorax de façon à simuler la respiration.

Dans le prolongement d'une salle, voilà enfin la collection Lassis. Six poupées allongées dans des présentoirs. Elles paraissent toutes profondément endormies dans la pénombre du musée.

Le réalisme de la *Vénus endormie* est saisissant. Elle est belle à voir aussi. Tu débranches le fil électrique qui la relie au secteur. Son torse cesse subitement de remuer. Tu découpes la vitre avec un couteau à verre, quatre gestes longs et précis. Tu démontes la poupée et en disperses les membres dans deux sacs-sau-cisses.

Tu t'étais laissé enfermer dans la faculté d'anatomie, et maintenant il faut attendre la première affluence d'étudiants pour sortir du bâtiment. Pour faire passer le temps, tu déambules dans les couloirs, véritable galerie d'épouvante. L'éclat des couleurs des simulacres en cire jaillit sous ta lampe de poche. Tu songes un moment à déballer la Vénus pour l'étudier de plus près, pour découvrir, sait-on jamais, ce qui la lie à la femme-singe, mais ce projet se dissipe dans la fantasmagorie du lieu.

Mêlé à la cohue, tu n'attires l'attention de personne. Tes sacs ne sont pas très lourds. Tu t'offres même le luxe d'un crème, dégusté tranquillement à la cafet'. Dans le métro, tu te félicites que l'opération se soit déroulée sans heurts. Il ne reste plus qu'à délivrer la marchandise et à toucher la seconde moitié de la somme d'argent à la clé.

IV. LABYRINTHE

Quelque chose te chiffonne. Tu y as pensé en déposant les sacs-saucisses à la consigne. C'est pourquoi tu demandes au chauffeur de taxi de faire un détour par la foire. En longeant les attractions tes doutes se voient confirmés : la baraque aux singes a disparu.

Le café des Trois Mâts semble fermé — il n'y a personne — mais la porte n'est pas verrouillée. Un bruit dans le fond de la salle attire ton attention. Tu t'enfonces dans le couloir que tu pensais mener aux toilettes mais qui en réalité mène à une pièce encombrée de dossiers — toujours personne.

Au centre de la pièce, une table de bureau avec une photo encadrée reposant sur un pied en carton. Tu t'approches de la table, retournes machinalement le cadre de la photo. C'est un portrait de tes parents.

Un cabinet d'anatomie occupe un coin de la pièce. Tu t'arrêtes sur une tête réduite aux traits caucasiens dont la barbe, quoique entièrement préservée, trouble quelque peu la ressemblance avec ton propre portrait. Tu repenses à ta première épouse, celle qui verrouillait la porte de la salle de bains pour s'épiler, celle que tu pensais quitter, celle qui t'annonça un jour qu'entre vous c'était terminé.

Un bruit te fait sursauter. Ce n'est qu'un chat. Il saute sur la table de bureau, ronronne, manifeste son envie de se faire caresser. Tu en approches la main, réalisant que c'est plus fort que toi. Le chat ronronne plus fort, t'offre son ventre — à cet endroit la fourrure paraît plus douce encore — mais, au lieu de te laisser faire, l'animal remue frénétiquement ses pattes, repoussant ta main.

« Que faites-vous ici ? »

La femme-singe a surgi de l'arrière. Elle te regarde en jouant avec une mèche de cheveux, ses doigts fins la filant en de petits mouvements précis. Ses mains aussi sont glabres. En surface, il n'y a que le décolleté qui trahit le non-ordinaire de cette femme. La dernière fois, tu ne t'étais pas rendu compte combien cette femme était désirable. Tu comprends que si les hommes se masturbaient

devant la cage, à la foire, c'est parce qu'elle incarne un phantasme absolu : accident fortuit de la sélection, exonérée de la plus grave lacune de l'espèce humaine — l'épiderme à nu — elle est une promesse de sensualité préhistorique.

« Je cherche M. Brocatelli. Savez-vous où je peux le trouver ? »

— Suivez-moi. »

Elle t'emmène à travers un dédale de couloirs sombres. Son cardigan tombe sur ses reins et dessine les contours de sa croupe. Ses chaussures à hauts talons résonnent sur le plancher. Ses bas sombres empêchent de discerner la fourrure des jambes. Leur couture noire remonte en ligne courbe, soulignant la forme de ses mollets. Vue d'ici, c'est une femme pleine de grâce, dénuée de toute anomalie.

Elle tourne à gauche devant toi, mais au tournant tu trouves un couloir vide. Elle doit avoir disparu dans une pièce. Les deux premières portes résistent à ta poignée. La troisième pièce est enfumée, tu y distingues l'homme au parka assis sur une chaise en osier, tirant de grandes bouffées sur une longue pipe.

Au fond du couloir, un halo rouge éclaire le palier face à une porte grand ouverte. La moquette pelucheuse absorbe le bruit de tes pas. La Chinoise, une main sur la hanche, se tient debout sur un lit arrondi, maintenant son équilibre sur la traître surface par la force des orteils. Tu ressens le désir gonfler ton membre.

Elle soulève un pied, tendu comme une offrande. Tu t'approches pour embrasser le filet de mailles, à la frontière exacte où naissent les doigts de pied. Tu colles ta main dans l'anfractuosité de la plante du pied, serres la prise sur la texture élastique. Tu ouvres la bouche pour mordre dans le triangle noir que forme la pointe du bas. Tu anticipes la sensation de douceur au toucher de son ventre, la sensation du poil sous tes caresses. Se blottirait-elle contre toi, pelote de cachemire vivante, pour ensuite s'étirer et dérouler son corps comme un tapis ?

V. L'APPEL DU DEVOIR

Dans la chambre d'hôtel, un coup de fil de la réception te tire d'une demi-somnolence. Tu as de la visite. Une dame, précise-t-on. Elle attend dans le salon.

La Chinoise te tourne le dos, assise face à la vitre donnant sur la rue. De ton

angle d'approche, tu vois des cheveux noirs descendre la courbe du dos et l'arc d'une jambe rabattue. Un manteau de fourrure est posé sur le dos du siège. Un sac à main en cuir repose à terre.

Tu prends place face à elle. Son visage est légèrement fardé. Elle écarte une mèche rebelle et dépose ses yeux sur toi.

« Vous avez fait l'amour comme une bête, hier. »

Tu ne t'en souviens pas. Tu ne te souviens de rien.

« Comment dois-je prendre cela ? »

— Comme vous le voulez. Ça m'est égal. Je suis venue vous apporter l'argent qui vous est dû. »

Elle te tend une enveloppe, ajoutant :

« Saviez-vous que la *Vénus endormie* était autrefois très populaire du côté de la foire du Trône ? L'artisan s'est suicidé peu après l'achèvement de cette pièce maîtresse, c'était en 1865 je crois. Avez-vous remarqué son sens du détail ? la finesse de l'ouvrage ? Tout à fait remarquable, n'est-ce pas ? Bien entendu, la technique est aujourd'hui perdue. »

Tu vérifies le contenu de l'enveloppe. Tout est là. Tu lui donnes la clé et lui communique le numéro du coffre.

« De toute manière c'est indiqué sur la clé, lui dis-tu. Vous savez où se trouve la consigne ? »

— Ne vous en faites pas pour ça. M. Brocatelli sait comment s'y prendre. »

Elle te regarde mais ne te voit plus. Tu peux le sentir, ce regard perdu. Il traverse ton champ de force, en modifie la configuration pendant un bref moment. Une image te vient à l'esprit, celle d'un mur traversé par un fantôme, l'endroit précis où s'opère l'impossible — des myriades d'atomes offrant le passage à une force invisible dans un élan de générosité quantique. Et si le souffle de la Chinoise avait le pouvoir, l'espace d'un instant, d'animer un pantin mécanique ?

« J'ai un autre service à vous demander. »

— Parlez.

— Tuez-le.

— Qui ça ?

— Vous savez de qui je parle.

— Tuer ne fait pas partie de mes services.

— Vous le ferez. »

La Chinoise sort de l'hôtel en empruntant les portes à tambour. Tu la suis du regard. Le cuir de son sac, ballottant au bout d'une main nerveuse, scintille sous l'éclairage néon de l'enseigne de l'hôtel. Elle arrange ses cheveux, les sort

hors du col du manteau où ils étaient pris, puis elle s'engouffre dans un taxi et disparaît hors de ta vue.

Dans la chambre, tu allumes la radio et t'allonges sur le lit, les bras croisés derrière la tête.

« ... perd un petit, au début, elle ne le pose pas et continue à fouiller sa fourrure comme elle le faisait de son vivant. La mère examine bouche et yeux, nez et oreilles. Au bout de quelques jours, c'est un corps en décomposition qui pend à son bras. Elle ne le presse sur son sein que lorsqu'elle se déplace. Bien qu'elle en soigne toujours la fourrure et morde dans la peau, elle dépose désormais le corps sur le sol... »

La radio est encastrée dans le meuble de chevet. Pour changer de poste, il faut appuyer sur l'un des quatre boutons qui, une fois enfoncé, fait sauter la sélection précédente. Tu joues à ce jeu pendant quelques minutes, amusé par l'action des boutons et le grésillement qui suit un changement de canal. À l'antenne, pourtant, c'est toujours la même émission.

« ... la décomposition se poursuit, la momification apparaît, mais la mère continue l'investigation de la peau et de la fourrure de son petit. Le corps desséché commence alors à se désagréger. Il peut manquer un bras ou une jambe, bientôt l'ensemble n'est plus qu'un morceau de peau desséché. La mère en arrache plus souvent des morceaux à coups de dents, on ignore si elle les avale. Puis il se peut qu'elle renonce d'elle-même aux restes desséchés qui subsistent. »

Tout s'est déroulé comme prévu. Tu n'as plus rien à faire ici. Toutefois, tu remets la clé à la réception et demandes qu'on te garde la chambre un jour de plus. Dehors, il a commencé à pleuvoir. Le crachin fait reluire les pavés d'un lustre sombre et humide. Tu marches dans les rues de ton enfance, ces lieux que tu as voulu quitter pour de bon. À l'époque, ton père t'avait demandé de rester, mais tu n'as pas pu ou voulu l'écouter. Quand tu as annoncé à ta mère, alitée, que tu partais, elle s'est retournée sur le côté, te montrant le dos, et t'a demandé de la laisser dormir. Tu crois saisir d'autres débris, d'autres cassures, puis tu décides de résister aux remontées nauséabondes de la mémoire.

L'affaire avec le géant, tu l'avais acceptée parce que tu savais qu'il t'offrirait un voyage dans le temps. De ce dernier, tu n'attendais rien sinon la paix de l'âme. Tu espérais que le décalage fasse honneur à ta personne, à ton âge, à ce que ta vie avait eu de meilleur. Mais ce que tu as cru immaculé — à l'abri de l'usure, des éclaboussures du temps qui passe — ne l'avait jamais été et ne le sera jamais.

Sur le quai de la gare routière, caché dans l'ombre d'un renforcement, tu épies les passagers. Au bout d'un moment, l'homme au parka monte dans le car où toi-même aurais dû prendre place. Lorsque le véhicule disparaît dans ses

propres exhalaisons, tu diriges ton regard vers la consigne. Là, dans un casier, repose la Vénus, non plus endormie mais démembrée. Jean Brocatelli ne tardera pas. Le monde, tu le reconnais avec soulagement, a retrouvé son vieil air de famille : l'asphalte granuleux, les colonnades suintantes, les affiches oubliées sur les murs, la lune... surtout elle, surtout ses taches, ces zones d'ombre, comme des trous, une invitation à l'oubli.

Funaná

Dans le Conde Baraõ¹, au premier étage d'un vieux palais converti en boîte de nuit — le *A.Liça* — au fond d'un long couloir, dans la cuvette des toilettes pour hommes, flotte une poche hermétique contenant une demi-savonnette de shit, 2 grammes de CC et 25 pilules ornées de dragons chinois.

Pendant ce temps-là, un Angolais qu'on appelle Mao — à cause de ses yeux qui sont comme des égratignures dans la face — discute avec Baltazar Fortes, le batteur du groupe ce soir à l'affiche.

« Fini le crédit, mon pote, lui dit Mao.

— Fais pas chier, man, tu sais bien que je monte sur scène dans cinq minutes. »

Ignorant Baltazar, Mao interpelle un gros type en costard, la cravate défaite, des mèches de cheveux en travers de sa calvitie — *Coco Chanel? Shit?*

« Mao, me fais pas le coup, merde...

— Baltazar, t'es sur ma liste noire. Allonge ou rallonge. T'as pigé, frère? »

Shit? Charlie? Le même avec la casquette Nike portée à l'envers se défile. Le business ne prendra pas avant une bonne heure. Autant se reposer, ne pas gaspiller son énergie avec des minables. Dans la salle, à en croire les petites plaquettes de métal sur les nappes rouges, toutes les places sont *reservada*. Quelques Européens y sont déjà assis, tapant le rythme du pied sur la musique du DJ, tandis que des Africains, debout, boivent de la bière devant la scène, autour de la piste de danse ou appuyés contre le mur, sous une rangée de ventilateurs.

Mao s'assoit à une table un peu en retrait. Quelques instants plus tard, une gamine avec le T-shirt bleu foncé de la maison — à hauteur de poitrine une griffe en fil d'or qui dit *A.Liça* — une employée inquiète, presque affolée, lui fait : « Je suis désolée de vous demander de changer de place, si le patron voyait sa table occupée je me ferais virer sur le champ. »

Dans le fond de la salle, à la table numéro cinq — légèrement en retrait mais offrant toutefois une bonne vue d'ensemble — Romson *Boss* Silva observe ses musiciens s'affairer sur la scène, note l'absence de Baltazar Fortes — depuis la signature de son contrat au printemps dernier il ne s'est pas pointé une seule fois à temps — et range cette observation dans un rayon de son cerveau avec la mention à *régler prochainement*. Ce soir Romson ne veut pas s'énerver. Ce soir il veille sur ses invités — rien que du beau monde.

Dubok Labor est accompagné d'une jeune femme — grande, blonde, dans la

¹ Quartier populaire de Lisbonne.

trentaine.

« Blond? M^{lle} Blond? Enchanté. Oui, un bon groupe, vous verrez, le meilleur du Cap-Vert... »

Dubok Labor, trois boutons de chemise ouverts sur un torse poilu, ses mains se baladant sur les jambes de la jeune femme impassible... De ce côté-ci Romson est tranquille. C'est avec l'autre que ça grince : Kris Bis a l'air contrarié. Tout à l'heure il a demandé un daïquiri et ça a été niet. Normal! l'établissement ne sert pas de cocktails, seulement des alcools purs — mais pensez, Kris Bis, dans un établissement où il a un bon tiers des parts, se voyant refuser un simple daïquiri! Le type s'est résigné à un scotch mais il fait la moue.

Pour tout le monde, le patron du *A.Liça*, le boss, c'est Romson Silva. Mais en réalité les vrais patrons — bien sûr Romson n'insiste jamais sur ce point — les vrais boss, c'est eux : Kris Bis et Dubok Labor. Et pas tant à cause de la distribution des parts réelles dans la boîte — ils sont tous plus ou moins associés à parts égales — mais parce que le *A.Liça*, pour eux, c'est une blague, c'est pour *s'amuser*, ces types pourraient s'acheter une boîte comme le *A.Liça* tous les jours sans que ça se remarque dans leurs relevés de compte.

Quant à Romson, il a trimé dur pour en arriver là — il a été serveur au Pavillon chinois, puis au Ritz Club, et enfin barman à l'hôtel Tivoli — même si pendant tout ce temps il *savait* qu'un jour il allait ouvrir un endroit, *son* endroit.

L'occasion s'était présentée lors de son service au Tivoli, une belle nuit de 1975. Dubok Labor et Kris Bis, patrons de Nightingale Inc., étaient de passage à Lisbonne, à cause de la grève des ouvriers de la Seixa, en plein milieu de la révolution des Oeillets, une grève qui neutralisait l'industrie sidérurgique et qui semblait fort ennuyer ces deux-là.

Lisbonne était sous couvre-feu. Le soir le Tivoli était désert — les journalistes anglais qui y campaient se rendaient comme un seul homme au Sheraton pour échanger des informations avec leurs collègues américains — officiellement du moins, il faut dire aussi que le whisky y était moins cher d'une bonne demi-livre sterling. Kris Bis et Dubok Labor s'ennuyaient sec, et Romson avait flairé le bon plan : des barons de l'industrie disponibles, réduits à l'oisiveté par la force des événements, par ce miracle que sont les révolutions — il avait sauté sur une occasion qui ne se répéterait probablement plus jamais — et il leur avait parlé de son projet, de son *rêve*. Sur le moment ils lui avaient ri au nez, mais une semaine plus tard ils avaient changé d'avis — *comme ça* — il n'a jamais su ce qui leur était passé par la tête — à vrai dire ça n'avait aucune importance.

Alors Romson a beau être associé à égalité — dans ce bouge c'est lui qui

gère, qui embauche le personnel, qui signe les contrats avec les musiciens, qui vient *tous les jours*, c'est même lui qui change les ampoules *de ses propres mains* — et Romson a beau savoir que les cocktails au *A.Liça*, c'est hors de question, c'est tout simplement pas un endroit à cocktails, ce ne serait pas rentable, et puis de toute façon les gens n'en demandent pas : il y a déjà tant d'endroits dans cette ville où l'on vous sert des *Black Lady*, des *Barbaresco*, des *Scarface*, des *Tchova*, des *Spike Lee*, des *O Exorcisto*, et tout ça à partir de 600 *escudos* — et puis servir des cocktails veut dire *former* un barman : la formation, *ça coûte*, alors que manier des leviers de pression ou verser deux fois 25cl de J&B's dans un verre à whisky, même une gamine de seize ans apprend ça en un jour — et si le lendemain la gamine elle se pointe pas, il suffit de sortir le carnet d'adresses gris et écorné du tiroir sous la caisse, carnet rempli de coordonnées de gamines pas moins ravissantes que celle qui vient de vous poser un lapin, des gamines qui ne demandent pas mieux que de bosser au *A.Liça* — *vous savez, le palais-boîte de nuit avec le groupe de Tito et Baltazar* — Romson, il a beau savoir tout ça, si Kris Bis râle, cet énergumène venu de Suède, ce blond au nez d'un rouge normalement réservé aux parties intimes, si lui n'est pas content, ben... c'est pas cool —

— d'autant plus qu'il a une faveur à lui demander. C'est embarrassant, comment dire? Disons qu'il s'agit d'argent. Romson a fait une... bêtise. Qui risque de lui coûter son... *leur* business. Mais attendez! la faute n'est pas irréparable. Il lui faut juste un peu d'argent, oh! vraiment pas grand-chose...

Et le pire — à vrai dire, le pire n'est pas arrivé, le pire eût été que ce soit Dubok Labor avec le daïquiri — le pire c'est que cet incident aurait facilement pu être évité, parce que tout compte fait Kris Bis n'a pas demandé un *Eggnog* avec de l'iceberg pilé, tout ce qu'il voulait c'était un daïquiri, mais il a fallu qu'il le fasse *justement* quand Romson était occupé avec Pedro qui avait un problème avec la caisse dans le vestiaire — alors que si Romson avait été là au moment crucial, il serait passé derrière le comptoir et le lui aurait fait ce foutu daïquiri — 4 cl de rhum blanc, 1/2 citron, 1 cuillère à café de sirop de sucre, c'est pas plus compliqué que ça — mais non, il a fallu que Kris aille au bar demander son daïquiri *lui-même*, et que la gamine non seulement elle sait pas comment ça s'épelle, mais elle sait pas ce que *c'est*, et elle lui a fait, « c'est quoi, un *Daykiki*? » sur quoi il lui a répondu, « ben, c'est un cocktail... », et le plus beau, c'est qu'elle lui a dit : « désolée, monsieur, *notre* établissement ne sert pas de cocktails. »

Tara Blond — et parfois Vera, Anja, Tita, Rita ou Varda, alors que son vrai

nom c'est Irena Jakubova — sent une main remonter sa cuisse et laisse faire, le regard tourné vers la scène. Elle regarde les musiciens accorder leurs instruments sans aucune attente. Ça a à voir avec sa manière d'être — déjà petite, sa mère s'exclamait quelquefois « mais Irena, *qu'est-ce que tu as ?* » alors qu'elle n'avait rien, elle *réfléchissait* — mais ce soir c'est encore autre chose — elle sent qu'elle va craquer, et elle se demande combien de temps encore elle tiendra le coup.

Ce soir, pour ces deux schnocks bourrés aux as, elle est Tara Blond, et cela n'a aucune importance en soi — ni pour eux, ni pour elle — Tara change d'identité comme d'autres leurs chemises, elle a l'habitude de se fabriquer non seulement des noms mais aussi des nationalités — *Polonaise ? Géorgienne ? Hongroise ? Lituanienne ?* — de toute manière neuf fois sur dix ses clients ne sont pas en mesure de situer ces pays sur un globe — *Ab ! l'Europe de l'Est, quoi !* — une fois avec un client pas plus abruti qu'un autre elle s'était dite originaire d'*Amnésie* sans que ce dernier ne bronche — ce soir, donc, Irena Jakubova est Tara Blond — ce qui toutefois ne semble pas troubler la main de Dubok Labor, malaxant *son* mollet, jouant avec le maillage de *ses* bas, remontant sur *sa* cuisse...

Hier Dubok avait appelé l'agence Escort — Francfort, Allemagne — et demandé expressément Tara. Ils se connaissaient de l'année dernière : une conférence en février, un dîner d'affaires en juin, dans les deux cas c'était juste pour une soirée et la nuit — *normal, quoi* — mais cette fois Dubok l'a emmenée à l'aéroport et ils ont pris l'*avion*.

Après une série de réceptions et de dîners, la veille, Dubok a annoncé que les formalités étaient terminées, que le temps était venu de s'amuser. Et maintenant cela fait bientôt 24 heures que Tara *s'amuse*, n'interrompant jamais les conversations — c'est le plus important dans son métier — subissant les avances de Kris Bis, alors qu'il sait très bien qu'elle *travaille* pour Dubok, subissant la main de ce dernier, cette main posée lourdement sur ses cuisses et dont la bague ne tardera pas à lui émailler le bas si elle ne l'arrête pas, et c'est précisément ce qui la préoccupe en ce moment, le regard vide dirigé sur le batteur qui vient de faire apparition sur la scène — pourquoi n'arrête-t-elle pas cette main ? pourquoi n'en a-t-elle pas la force ?

Mao, appuyé contre un mur, glisse une main dans sa poche, tâte la liasse de billets qui s'y niche, évalue son épaisseur, fait des estimations, des comparaisons, des projections... Ce soir il a fait plusieurs allers-retours aux chiottes, mais moins, lui semble-t-il, que la semaine dernière. La semaine dernière il s'é-

tait fait 150.000 *escudos* en quatre heures + il avait dansé avec une blanche — ses nichons rebondissaient tellement qu’il craignait de les voir décoller et de devoir jongler avec — bon, les 150.000 *escudos* de la semaine dernière, c’était un record, un signe de bienvenue, une bénédiction : avant le *A.Liza*, c’était *Mouraria*, la galerie commerciale sur *Martin Moniz* où il ne se faisait jamais plus de 50.000 *escudos* la journée, et avant *Mouraria*, ça a toujours été la rue — combien d’heures passées à attendre le client en bon fonctionnaire de la défonce ? combien de temps à attendre... les étudiants pétés à perpète ; les frères en tenues de sortie qui se figurent que vous allez fumer le *calumet* avec eux ; les vieilles filles à court d’ordonnances — *valium* ou *Prozac* — trop déprimées pour se chausser convenablement ; les médecins, avocats et journalistes dans des BMW grises ou des Audi noires, à moins que ce ne soit leurs connards de progéniture derrière le volant qui, après s’être fait *Scarface* en vidéo une millième fois, viennent vous demander de la *dope* avec une affreuse haleine de pizza aux anchois ; les millionnaires espagnols qui font la transaction sans couper le moteur de leurs berlines coupées, fixant le rétroviseur ; les *zoulous*, vêtus de *baggy pants* importés de Madrid ou de Paris, vendus dix fois le prix d’origine, qui se fabriquent des *bongs* à envoyer en l’air un chameau... qui d’autre ? Mais *n’importe qui, pardi !* Qui n’a pas besoin de décrocher de temps à autre ?

Ne vous inquiétez pas, de toute manière quelqu’un travaille pour vous. Combien de temps, au total, Mao a-t-il joué à votre serviteur ? Qu’il pleuve ou qu’il vente, votre fidèle serviteur répondait présent à l’appel — mais tout ça c’est du *passé*, et si ce soir ses recettes seront manifestement inférieures à celles de la semaine dernière, au moins il est là, dans une des boîtes de nuit les plus chaudes du moment, dans une demeure qui dans le temps fut celle des princes et des princesses, *lui*, Mao, dealer de came en ré mineur depuis des âges immémoriaux...

Et qu’est-ce que cela lui a coûté, à lui, pour changer de ligue comme ça tout d’un coup ? Pas grand-chose : le prix d’une entrée — il a fait la queue à la caisse *comme tout le monde* — et un complet Versace, le modèle le plus simple de la collection, exactement le même que Luquebano, le videur. Et ce soir — tout comme la semaine dernière — il avait été admis comme une lettre à la poste — même que Luquebano, un géant tout en muscles et en angles escarpés — ils se connaissaient de vue : en journée Luquebano traînait aussi au bar des Angolais à *Mouraria* — ce gus était haut, mec — Luquebano, donc, lui a même souhaité une bonne soirée de sa voix de baryton — bon, combien vaut cette liasse enroulée ? 80.000 ? 90.000 ? c’est toujours le double de la moyenne à *Mouraria*.

Romson, pour faire oublier l’incident du daïquiri — et vraisemblablement il

ne peut pas compter sur Tara Blond pour apporter du frais à l'atmosphère — indubitablement un beau morceau, mais bizarre, absente — *elle est défoncée, ou quoi?* — fixant le groupe comme si elle leur envoyait des partitions par télépathie — Romson, pour faire diversion, dit :

« Alors messieurs, les affaires roulent? »

Avec un regard qui semble vouloir dire *de quoi tu te mêles, abruti?*, Dubok Labor, une main sur l'épaule de Tara, l'autre enfouie quelque part sous la table, lâche du bout des lèvres qu'ils reviennent d'un voyage en République tchèque où ils avaient des choses à régler.

« Ouais, fait Kris Bis, c'est le foutoir là-bas, à peu près comme à Lisbonne il y a vingt-cinq ans. En moins drôle quand même.

— C'était pas si drôle que ça, Kris, dit Dubok, tu pissais dans ton froc. Souviens-toi, c'était l'état de siège, les soldats dans la rue, les tanks sur la *Praça do Comercio...* »

Kris fait la sourde oreille.

« Et dire qu'on a fait élire des gouvernements de gauche parce qu'ils étaient plus commodes, dit-il.

— Ils le sont, crois-moi. »

Et c'est reparti.

Tara sait que l'arrogance masculine, matière dans laquelle elle est passée experte par la force des choses, recèle des richesses insoupçonnées, et peut même, à son degré suprême, transporter son témoin dans des sphères généralement réservées à l'extase poétique. Tara s'était demandé si l'arrogance de Labor et Bis pouvait prétendre à une telle pureté harmonique, et finalement elle avait décidé que oui. Elle avait eu le temps de s'en convaincre tout au long de la journée.

Après avoir pris le petit-déjeuner dans une salle de l'hôtel Albatroz — à 30 km de Lisbonne sur la côte d'Estoril — où l'on pouvait observer l'océan grâce à une baie vitrée, Tara avait vomé — penchée sur la terrasse de la chambre 7, se caressant le ventre, elle avait suivi du regard le liquide épais couler sur les tuiles rouges du restaurant, juste en dessous, ce liquide qui mollement se déversait dans l'océan Atlantique, masse mouvante jusqu'à perte d'horizon.

Pour Kris Bis elle devait être enceinte. Tara lui avait assuré que cela était exclu — six avortements avaient fini de parfaire sa science de la contraception, *vraiment* on ne la lui faisait plus — mais Dubok, assenant que son vomissement n'était « résolument pas normal », insistait pour lui examiner le vagin à la lumière du jour.

Le pseudo-examen médical s'est rapidement transformé en séance de branlette assistée, elle-même expédiée en moins de cinq minutes. Ensuite, Kris, Dubok et Tara ont quitté l'hôtel en taxi. À Lisbonne, foulant des pieds les pavés du Rossio, calcaire et basalte reluisant sous l'effet du soleil de midi, Tara leur avait demandé quelle était la fortification qui, vue d'en bas, semblait leur tirer la langue, ses murailles comme déraillant en leur direction.

« Ça, ça doit être le Panthéon, a fait Labor.

— Jamais de la vie, c'est le *Castelo dōs Jeroñimos* », avait assené Bis avec un effroyable pseudo-accent portugais.

Ils avaient emprunté des petites ruelles abruptes, flanquées sur la colline au haut de laquelle trônait l'édifice. Au pied de la statue d'*Alfonso Henriques*, sur l'esplanade du château où de vieilles femmes vêtues de noir se pressaient sur un banc, Kris avait déclaré :

« Ce château a été construit par les juifs en l'an 356 avant J.-C.

— Impossible, a fait Labor, il n'y avait pas de juifs en ce temps-là. C'est Christophe Colomb, en rentrant du Brésil, qui s'est fait construire un palace à l'endroit précis où il est né. »

Autour d'une fontaine, un couple d'Italiens penchés sur un plan de la ville se chamaillaient, des artisans exhibaient leurs produits — aquarelles, gravures, amulettes de bronze, sculptures en fil de fer — quant au château lui-même, Tara avait été un peu déçue. Mis à part les remparts, il n'en restait pas grand-chose. Un château creux, abritant juste quelques arbres et un puits condamné.

« Tara, dit subitement Kris Bis, tu vas quand même pas tolérer les mains de cette larve sur ton corps divin ?

— Larve ? Cette larve comme tu dis fait jouir une femme huit fois de suite, dit Dubok.

— Huit fois sur trois mois, ouais.

— Sérieux mon pote, douze heures vingt et une minute top chrono...

— Wow !

— ... suisse, je précise.

— C'est vrai ce qu'il raconte, Tara ?

— Oh, vous m'ennuyez...

— C'est fou, dit Kris, les femmes comme toi s'ennuient toujours... On pourrait remuer quatre paires de bras que tu trouverais ça...

— Le groupe...

— ... ennuyeux.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— joue bien. J'aime bien cette musique. Ça donne envie de danser. Qui

danse avec moi ?

— Moi je sais pas danser, fait Dubok, prends-toi un de ces Noirs. Y a qu'eux pour danser convenablement... »

Tout en gardant l'œil sur le passage, Mao sort son carnet, cherche un feuillet vierge entre la section comptabilité, les numéros de téléphone et les croquis, puis se met à griffonner quelques strophes qu'il pourrait proposer à MC Starr, un pote qui bidouille avec un sampler et une table de mixage.

*Elle vibre sur l'eau au son des ultrabasses
pique de l'avant lors des actionnements
de la chasse
mais toujours déjoue les intempéries
échappe aux avaries
et tel un rafiote miraculé
dans la cuvette des W.-C.
garde la face sur la surface*

En vrai, ce n'est que de l'exorcisme : l'ivresse du progrès, de l'émancipation — l'enterrement de la rue au profit d'une position plus mondaine dans la seigneuriale atmosphère du *A.Liza* — tout cela est parasité par *la* question, et c'est une question toute simple pourtant, mais qui se fait angoisse à la moindre évocation : combien de temps ?, c'est-à-dire combien de temps peut-on dealer sans se faire remarquer dans une boîte dotée de son propre service de sécurité ?

Lorsque la jeune fille paniquée lui avait demandé de changer de place, Mao avait déjà senti le *heurt*, aussi insignifiant fût-il, avec la logique interne du lieu privé. Et cet accrochage bénin avait donné lieu à un *pressentiment*, l'avènement de quelque chose de plus *sombre*, de plus *expéditif*. Intuition rendue plus nette encore avec ce minable de Baltazar Fortes, qui n'arrêtait pas de lui faire des signes depuis la scène, aussi discret que sa boucle d'oreille en forme de feuille de cannabis. Mao se voyait déjà bredouiller des excuses au responsable. Et justement, où est-il passé celui-là ? Y a pas deux minutes encore Mao l'avait dans le collimateur. Car c'est à *lui* qu'il devra s'expliquer le moment venu, *lui* qu'il devra implorer pour s'épargner les flics — dans la vie de Mao, une année sur cinq se déroule derrière les barreaux, et ce n'est pas *que* de la statistique : Mao *n'aime pas* la tôle.

C'est vrai qu'à la table de Romson *Boss* Silva, il y avait autre chose à mater, une chose autrement alléchante. Et lorsque la blonde en question, tout d'un

coup, s'est levée, Mao a pu confirmer son jugement — ouais, un vrai canon : longues jambes, poitrine à s'en mordre les doigts, regardez comme elle marche, mais où elle a appris ça? — mais non sans en payer les frais, car Romson, entre-temps, avait disparu.

Maintenant la blonde se tient à deux pas de lui, se déhanchant sur le bord de la piste, vraisemblablement absorbée par la musique. Et voilà Nelson qui s'en approche — Nelson, c'est le genre de gars que vous connaissez pas plus de dix minutes que vous savez déjà qu'il a fait des études d'économie à *Londres* — un ringard de première, chemise rose et cravate épinglée sous une veste en jean — jamais sans la cravate, il trouve ça classe, ou quoi?

Quoi qu'il en soit, son approche a échoué : Nelson s'éloigne de la femme la tête rentrée dans les épaules. Il a l'air sérieusement secoué. Voyez comme il se cogne contre les couples de danseurs, pareil à une boule de flipper coincé dans une zone à bonus, projeté toujours plus loin dans la foule compacte, avant d'y disparaître pour de bon.

Romson Silva est soulagé : Kris Bis a fini par se détendre. Un moment ils ont même évoqué des souvenirs comme de vieux copains. Romson est satisfait : il avait préparé le terrain comme il se devait et il a su deviner le bon moment — Kris a été compréhensif, faisant preuve d'un vrai sens de la discrétion : cette manière avec laquelle il a glissé la liasse de billets sous la serviette rouge. De la classe. De la grande classe.

Sur la sellette des W.-C., les billets serrés dans la main, il fait le compte. Et le compte est bon. Tout cela est bien, même très bien, et facilitera certainement le passage. Ça fait trois jours qu'il a pas chié. Il faut dire que cette dette lui a causé pas mal de tracas.

Le fric, c'est chic, se dit Romson. Le fric, ça permet de chier à l'aise. Mais l'expulsion fécale, chez Romson, ne produit pas que des pensées profondes. C'est un moment concret, plongeant ses racines au cœur de la vie, à sa source. Restons pragmatique, gardons à l'esprit ce qui compte, ce qui permet de subsister, l'essentiel quoi. Et trois notes mentales surgissent dans son esprit, trois notes qui viennent s'ajouter au rayon *à régler prochainement* : un, demander à Tito de raccourcir ses solos à la guitare; deux, au lieu de jouer deux fois *Saudade*, il faudrait le jouer qu'une fois, mais plus longtemps; trois, Baltazar pourrait faire un effort : une chemise *propre* ne serait pas trop demander.

En se rinçant les mains, Romson entend l'eau continuer à couler dans la cuvette. Pas normal. Encore une réparation en perspective. Comme s'il n'avait rien d'autre à faire. Il va jeter un coup d'œil. Ce n'est qu'un sachet qui bloque

le mécanisme de la chasse d'eau. Comment diable est-il arrivé là ?

En l'espace de deux minutes, Tara a dû rejeter cinq invitations à danser. D'abord un cave, chemise rose et cravate épinglée, à qui elle s'est refusée en imitant sa voix grave et son ton solennel, puis un gros type en costard dissimulant une calvitie à l'aide de mèches de cheveux délicatement posées en travers — elle a tenu à lui toucher le crâne, luisant et cireux — ensuite un mineur avec une casquette Nike à l'envers, à qui elle a souri avec une tendresse si décalée que le jeune homme n'avait plus qu'à faire demi-tour, puis un dragueur latino professionnel avec lequel elle s'est jugée patiente et enfin une femme complètement bourrée qui a titubé avant de pouvoir terminer de formuler sa demande.

En dépit des dérangements, Tara a pu faire des observations générales. Par exemple, les gens quittaient la piste à la fin de chaque morceau, retournaient à leur table et, quelques secondes plus tard, alors que les premières notes d'un nouveau morceau se faisaient entendre, regagnaient la piste. C'est drôle, pense-t-elle, un rituel d'inspiration lunaire, semblable à la marée, cyclique et *illogique*.

Cela lui rappelle un autre mouvement cyclique, observé la même journée, au château St George, de type solaire celui-là. Labor, Bis et elle-même avaient gravi les marches menant aux belvédères — le passage était étroit, les touristes devaient s'aligner en file indienne pour avancer et Labor en profitait pour lui faire des petites tapes sur le cul. Au sommet, le panorama de la ville s'offrait sur fond de coucher de soleil.

Juste en dessous, au pied des remparts, inondés par un rougeoiement tirant sur l'orange, les jardins du *Castelo*, le vert foncé des eucalyptus, les fruits mûrs des citronniers. Plus bas, les toitures cassées des maisons de l'Alfama, le parfait quadrillage du *Baixa* scellé par la *Praça do Comercio* et le Tage, sur lequel les *cacilheiros* paraissaient immobiles.

Le soleil, à l'ouest, n'était plus qu'une demi-boule de feu, tandis que des ombres crépusculaires engloutissaient la ville depuis l'est, commandées par une lune déjà visible. Les touristes, pris de court par l'alternance des astres, déambulaient sans but dans le fort fantôme, prisonniers d'un lieu qui en réalité n'était qu'une coquille.

Devant ce spectacle, Tara s'était fait la réflexion que, dès le début, avant qu'elle ne mesure combien le monde ressemblait à une turbine de réacteur en flammes, avant la lingerie spécialisée et les jours commençant la nuit, bien avant qu'elle ne soit Tara et peut-être même avant qu'elle ne soit Irena, déjà en ces temps reculés, l'influence cosmique devait avoir été à son égard singulière

et malveillante.

D'après sa mère, elle était sous l'influence du mauvais sort. « Comment se fait-il que toutes ces choses arrivent toujours à toi ? Elles n'arrivent à personne, mais à toi oui », lui avait-elle dit un jour. Ces choses, ça pouvait être n'importe quoi : un bleu sur la cuisse, une piqûre de guêpe, un recalage à un examen scolaire. Aujourd'hui, lorsqu'une soirée tournait mal, qu'un micheton sortait ses griffes, qu'un type s'explorait la cervelle sous un train, *c'était pour elle*, voilà ce qu'Irena se disait, pas sur le moment mais après, dans son deux-pièces à Francfort, devant son miroir, apercevant au-delà de la pâleur du teint la noirceur des pensées, ces pensées qui ne menaient nulle part et qui dans leurs remous créaient un abîme psychique dans lequel elle s'enlisait toujours plus.

Elle se disait qu'il devait y avoir une explication au schéma, qu'en cherchant bien une constante émergerait de son passé, et elle se revoyait alors courant avec sa sœur dans les bois touffus et sombres de la Bohême orientale, puis, plus grande, traînant aux alentours d'une fabrique en ruine, troquant ses trépidations d'enfant contre celles du sexe et de la plane et, à ce point, les souvenirs se bousculaient, mais sans produire de sens, elle se revoyait plus tard encore, à la fac, où les mecs la contredisaient par stratégie, puis, avec son Rom au dos lacéré qui habitait un taudis — elle y avait beaucoup ri et pleuré — sur la route de l'errance, à eux deux, en Allemagne, la dispute à Aachen, le peep-show à Hambourg où les filles l'appelaient rideau-de-fer parce qu'elle refusait de communiquer, Francfort, enfin, où elle avait atterri à l'agence Escort par le biais d'une annonce dans le journal.

L'agence Escort avait une philosophie : le corps, y disait-on, était comme une action en bourse — il fallait spéculer sur sa valeur, qui fluctuait en fonction des heures de sommeil, de la proximité des règles, de combien les filles avaient bu la veille. Ce soir, Tara n'aurait pas donné cher pour le sien, mais les actionnaires tels que Dubok Labor — riches, influents, experts en matière d'investissement — savaient mieux qu'elle tirer parti de cours instables, et imposaient à son commerce des réformes qui les avantageaient, et qu'ils imputaient à la conjoncture.

Alors elle devait se rendre à l'évidence : aucune constante n'émergeait de son passé ; elle s'était simplement habituée à se retrouver perdante. En affaires, ses clients avaient trop d'avance sur elle, elle ne rattraperait jamais son retard. Elle s'était installée dans la fatalité sans énervement, mais ce soir, tout particulièrement, Tara se sent emportée par une énergie négative — l'indifférence — qui, tout en l'éloignant de sa propre réalité, lui renvoie un monde hostile et semé d'embûches.

Elle jette un coup d'œil à la table numéro cinq et note que le gérant brésilien en est absent. Kris et Dubok, eux, gesticulent dans une discussion agitée. Subitement, Dubok se lève, frappe sur les poches de son pantalon, comme pris d'un accès de folie, à moins qu'il ait perdu quelque chose, mais non, maintenant il lance les bras de côté en renversant la tête... D'une certaine manière elle se réjouit de le voir en détresse. Regardez ! il est pris de tremblements et la chair flasque de son ventre rebondit à chaque spasme. Elle ne savait pas qu'il était épileptique... En le voyant progresser dans sa direction, elle réalise qu'il ne fait rien d'autre qu'esquisser un pas de danse. Il approche dangereusement, mais avant qu'il ne puisse lui enjoindre de danser, Tara se jette dans les bras d'un Africain avec des yeux comme des égratignures, lequel s'empresse de l'entraîner sur la piste de danse.

Le canon qui se déhanchait à deux pas de Mao s'est soudain figée, le regard tourné vers la salle, puis, sans autre explication, s'est jetée dans ses bras. Il a fallu admettre tout de suite que la femme en question appartenait à une autre espèce — il connaissait des Portugaises bruyantes, des filles avec des rubans colorés dans les cheveux ; il avait des *copines* africaines qui, sans se débarrasser de leurs manteaux de moleskine, traînaient des heures dans sa cuisine, négociant au lendemain d'une nuit d'intimité partagée le prix de cette dernière.

Mais maintenant, au son de la *funaná*, un rythme du Cap-Vert, il tient une femme pure classe, et il la fixe dans les yeux. Elle soutient son regard, sans pour autant lui sourire, alors il baisse le regard : le tissu translucide du blouson laisse apercevoir un soutien-gorge noir, ainsi que les lobes blancs et charnus des seins.

Mao prie pour qu'Oliveira — son oncle — opte pour se rendre chez les putes à *Intendente*, ou pour finir se bourrer la gueule dans les bouges de marins au *Cais Do Sodré*, ou qu'il fasse mille autres choses pourvu seulement qu'il ne rentre pas chez lui, dans cette piaule du centre-ville — car Mao la partage avec lui, et ce soir — et pourquoi pas ? — il ne rentre pas seul.

Dans la nuque de sa partenaire de danse, il y a cette odeur... pas une odeur de parfum : une odeur de peau, des soins qu'on lui apporte ; une odeur pimentée de sueur saline ; une odeur qui a l'odeur du bonheur — le bonheur, il y pensait souvent, le bonheur c'était les belles femmes et l'argent propre. Il y pensait le soir, après le dîner, lors de sa promenade rituelle. Il s'asseyait sur les marches de la statue, *praça do Commercio*, et observait l'eau du Tage — il aimait particulièrement l'endroit où les égouts se déversaient, avec les goélands qui tournoyaient au-dessus avant de piquer sur quelque détritit — puis Mao

essayait de faire revenir à sa mémoire les événements de la journée terminée — l'exercice était plus difficile qu'il n'y paraissait — les *cacilheiros* tanguaient sur l'eau, sombres et silencieux, se confondant dans la nuit constellée de créatures blanches — et à ce moment privilégié où la ville n'était ni blanche ni noire, Mao finissait toujours par s'inventer une journée qu'il n'avait pas eue, une journée durant laquelle il évoluait parmi de belles femmes avec plein d'argent en poche — ces rêveries ne duraient jamais longtemps : ses soucis le rattrapaient — le business, c'était plus comme avant : des mômes en bas âge avaient envahi les moindres recoins du *Bairro Alto*, des morveux qui sans arrêt cassaient les prix; le client préférait crever plutôt que de manifester une once de loyauté; même les flics n'étaient plus les mêmes — les gars de la *Judiciara* avaient commencé à taxer directement la marchandise, et si vous aviez le malheur de leur manquer de respect, ils vous foudroyaient en garde à vue à durée indéterminée dans une cage qui aurait tôt fait de pousser au suicide n'importe quel mammifère doté ou pas de raison. Mao savait qu'il fallait se recycler. À vrai dire il avait des plans de rechange, à commencer par le plan *baggy pants* — il pouvait s'en procurer via un copain qui habitait Madrid pour deux fois rien — ou le plan platines *Technics SL1000* pour lesquels les DJ auraient vendu leur grand-mère; ou encore le plan *Bob Marley* — les pseudo-rastas achetaient n'importe quoi — serviettes, tasses, brosses à dents — pourvu que ce soit décoré de vert jaune et rouge. Mao, donc, connaissait des marchés réglo et porteurs, mais il fallait s'organiser, s'associer, investir... *Ouais, à partir de lundi*, se disait-il alors, mais le lundi venait toujours après le samedi, et samedi la logique était différente, samedi c'était la logique du samedi, celle des raccourcis, de l'argent facile... Ce soir il n'est pas sûr que l'équation risque égale profit soit convenablement maintenue, bien qu'avec cette femme dans les bras — une main tente l'approche vers son cul — il se demande s'il ne devrait pas y inclure le plaisir pour faire pencher la balance.

Tara se saisit de la main de Mao et la remet à sa place, plus haut, sans toutefois manifester aucune indignation. Alors Mao glisse une jambe entre celles de sa partenaire, et ça marche puisque voilà qu'elle s'y frotte, et Mao peut sentir l'os pubien appuyer contre sa cuisse...

Ouais, pourvu que son oncle soit raide défoncé quelque part dans le *Cais Do Sodré*.

« Regarde ce que j'ai trouvé dans les chiottes, Luque. »

Sans se lever de son tabouret, Luquebano regarde le sachet encore mouillé que lui tend Romson.

«T'as une idée à qui ça peut appartenir?», lui demande Romson.

Le crâne soigneusement rasé, visage droit et fin, gabarit de joueur de basket de la ligue NBA, Luquebano est le genre de type qui rassure. En-dessous de sa chemise, Romson devine les triceps, les forceps, les carreaux de chocolat — dur, dur comme de l'acier. Ce garçon a dû tomber dans une marmite de *cachupa* lorsqu'il était môme. Une merveille d'Africain. Mais la puissance qui émane de ce corps épanoui n'agit pas seulement sur les femmes. Les hommes aussi ont ce léger frissonnement, cette espèce d'admiration tranquille qui, l'espace d'un instant, les fait se sentir comme en présence d'une vérité révélée.

Luquebano fait signe que non.

«Écoute ce que tu vas faire, Luque. Tu vas te poster dans les chiottes et tu vas m'attraper ce fils de pute.»

À l'étage, le videur disparaît dans le couloir qui mène aux toilettes tandis que Romson s'arrête au vestiaire, dépêche Pedro à l'entrée, puis retourne dans la salle. Une *funaná* touche à sa fin. Les gens refluent dans le sens des tables, mais pas Tara, note Romson, pendue aux bras d'un Africain avec des yeux comme des égratignures, tandis que Dubok, non loin, les assassine du regard... Kris est resté seul à la table cinq, jouant avec un briquet en argent massif, passablement soûl.

«Que se passe-t-il? lui demande Romson.

— Oh! rien de grave. C'est cette pute. Elle nous joue des tours.»

Tara s'amuse enfin : Dubok est furieux. Elle sent son regard meurtrier jusque dans l'échine, alors elle se colle un peu plus contre l'Africain. Ne lui avait-il pas suggéré de «se prendre un Noir» pour danser? Et c'est vrai que le sien danse bien... et il est mignon... et puis il y a autre chose aussi... ça a l'air ridicule, mais elle a la certitude de l'avoir déjà vu quelque part. Mais où? quand?

Ça ne pouvait être qu'aujourd'hui. Mais certainement pas à l'hôtel, ni au restaurant où pas un grain de couleur autre que le rose ne s'était déclaré. Le gosse n'était pas non plus dans le château — s'il y était, elle ne s'en serait pas souvenue. Alors?

— après le coucher du soleil, elle avait suivi Bis et Labor dans l'*eléctrico*, ligne 28, un engin qui datait d'avant-guerre, la première avait précisé Dubok, pendant que Kris s'étendait sur la stratégie commerciale de Kiepe, fournisseur en moteurs électriques des transports publics portugais.

Le tramway traversait la ville de part en part. Il s'arrêtait à des endroits imprévisibles, comme au beau milieu d'une pente raide, mais il y avait eu en particulier une attente — l'*eléctrico* était immobilisé par le trafic — qui s'éterni-

sait. Et elle se souvient de l'avenue en carton érigée au pied de la façade d'un complexe commercial — *Mouraria* — où des sans-abri se préparaient pour la nuit, bricolant des toits, des planchers et des matelas en papier carton. Le long de cette avenue éphémère, des chiens au poil brun-blond erraient et pissaient au même endroit que leurs maîtres, dans un enfoncement, un creux de l'immeuble, avant de se coucher à leurs pieds.

Lorsque le tramway a pu se dégager du trafic, une main s'est glissée entre les portes en caoutchouc usé. Un type avait enjambé le marchepied du tramway déjà en pleine course et se stabilisait à l'aide de sa main, seule partie du corps pénétrant à l'intérieur du véhicule. L'exercice semblait périlleux, mais elle avait constaté que, dans le tramway, personne ne s'en souciait.

Agrippé à l'*electrico*, le resquilleur avait fait un bout de chemin avec eux, puis s'était propulsé d'un bond sur la voie publique. Son cavalier, c'était lui, pour sûr. Elle ne peut pas se tromper car elle avait pu noter, quelque peu inquiète à l'idée qu'il lui arrive quelque chose, la peau noire et les yeux bridés de ce visage qui, par l'effet de l'éclairage public, s'illuminait et s'éteignait comme dans un vieux film d'horreur.

Tara a envie de lui dire quelque chose de gentil. Mais la *funaná* se termine et voilà que Dubok s'approche d'eux avec son air indigné. Il l'empoigne avec fermeté et la traîne vers la salle. Mais Tara se dégage de sa prise d'un coup sec, le maintient à distance à coups de coude, fait volte-face, retourne vers Mao, et chuchote à son oreille :

« Dis, t'aurais pas quelque chose à fumer...? »

« Chérie...? »

Dans la chambre 7 de l'aile dite « cap du rocher » de l'hôtel Albatroz, il fait nuit et l'océan est invisible, mais on peut en entendre le ressac — et ce bruit puissant et persistant a quelque chose de terrible, mais pas aussi terrible que les appels de Dubok.

« Chérie...?! »

Tout au long du trajet en taxi de 20 minutes sur la route côtière — il était trois heures du matin quand ils ont quitté le *A.Liza* dans le vacarme des sirènes de police — Dubok et Kris avaient gardé le silence, mais elle avait perçu leur jeu, ce ballet de connivence masculine — chuchotements, clins d'œil, signes de main. Ces manigances, elle le savait, n'auguraient rien de bon.

À l'hôtel elle est directement montée dans la chambre, laissant derrière elle Dubok et Kris, qui tergiversaient dans le hall d'entrée. Ensuite, lorsqu'elle a

entendu le claquement de porte dans la chambre voisine, puis les pas étouffés de Dubok sur la moquette, elle s'est recroquevillée un peu plus sous les draps, simulant le sommeil.

Et maintenant elle peut entendre la respiration lourde de Dubok, le sentir là, debout, à deux pas.

« Chérie, tu dors ? »

Elle a tout de suite su, le deuxième « chérie » confirmant le premier, que Dubok se préparait à la sodomiser. Elle l'a su à l'infime tremblement de la voix, son halètement tout juste perceptible. Ce « chérie » voulait dire, « je vais te sodomiser ». Évidemment. Elle s'y attendait. Il va la sodomiser. Il en a les moyens.

« Chérie, je *sais* que tu ne dors pas. »

Quatre-vingts quinze kilos de chair molle s'écrasent sur son dos. Tara sent aussitôt une main continuer l'intrusion, concentrant l'assaut contre le bas de son corps, mais cette main est inutile, car Tara sait ce qu'elle a à faire et le fait. Quelques secondes lui suffisent pour être prête.

Mais lorsque Dubok attrape ses poignets, lui écarte les bras, elle réalise que le scénario comporte des surprises. Elle ne s'attendait pas à se faire ligoter. Elle ouvre la bouche pour crier mais voilà qu'un bout de drap s'y introduit avec force, alors elle écarquille les yeux pour signifier qu'elle a peur, que oui, elle est terrifiée.

Et lorsque la porte de la chambre 7 s'entrouvre, et qu'une ombre se profile dans son sillage, une étrange musique lui remplit la tête. Sa sœur qui pleure la tête enfoncée dans l'oreiller. Des hommes qui grognent comme des chiens affamés. Le bruit de couverts qui s'entrechoquent dans un restaurant huppé.

La longue silhouette de Kris s'approche. Tara ferme les yeux. Un peignoir fait *plop* en tombant sur la moquette, et elle sait qu'il lui faut maintenant devenir autre, alors elle se supprime dans l'attente d'un retour incertain.

Est Ouest

Est

L'homme roule vers l'Est, vers Prague, vers Jana Jakubova. Calé dans le creux de son siège, au volant depuis plus de huit heures, Zeb Castro sait qu'il est bientôt parvenu au bout de ses peines — le voyage s'est déroulé sans pépins majeurs, à l'exception peut-être de la nuit dans le *Banhofhotel*, la veille, où un bourdonnement incessant l'avait empêché de dormir — ça n'était pas le frigo-bar ni les conduits d'aération, l'origine du bruit refusait de se révéler, alors, Zeb, exaspéré par les *tableaux vivants* de la télévision allemande — plans fixes sur aquarium, cheminée ou rue sans nom — s'était replié sur les mini-bouteilles *Johnny Walker*, dénichées dans le frigo-bar entre les jus de tomates et les cacahuètes.

La tête encore cotonneuse, Zeb traverse la frontière sur un simple contrôle d'identité. C'est Nicole de l'agence *Connections* qui a tout arrangé. Selon elle, Jana était ravie de le rencontrer. Eh bien d'accord, le voilà qui arrive. Dans l'ascenseur, Zeb passe sa main dans ses cheveux gominés — couleur tabac — et vérifie le pli de son mouchoir dans la poche de son veston. Il s'était changé dans une aire de repos, quelques instants plus tôt, et avait endossé son meilleur costume. Sa chemise amidonnée serrait un peu au niveau de l'embonpoint, mais, en tout et pour tout, Zeb, se jaugeant dans la glace, ne se trouve pas trop mal pour un vieillard de soixante ans — il frappe à la porte... une femme aux traits fatigués qu'il devine être la maman de Jana le fait entrer.

Jana est installée dans un canapé duquel elle se lève nerveusement pour lui tendre la main. Zeb prend place dans le fauteuil face à Jana, qui s'est rassise en croisant les jambes. La maternelle disparaît dans la cuisine, puis en ressort quelques instants plus tard avec une théière fumante en porcelaine. Tandis que mère et fille Jakubova attendent que leur boisson refroidisse, le regard enfoui dans les vapeurs de thé, Zeb sort des fiches et les dépose sur la table. Il y a là ses mensualités de pension, son carnet de santé, son contrat de bail et ses recettes fiscales. C'était comme Nicole avait dit : le principal, c'est de rassurer.

À l'agence, Nicole l'avait regardé avec de grands yeux lorsqu'il avait proposé de faire venir Jana à ses frais — cela lui semblait logique puisque c'était elle qui emménageait chez lui et pas le contraire — mais Nicole ne voulait rien entendre, disant que c'était impensable, qu'il ne s'agissait pas de transport de marchandises, qu'il devait absolument se rendre sur place, qu'ils étaient en passe de vivre le restant de leur vie ensemble, que c'était des choses qu'on ne faisait pas avec légèreté, qu'elle se séparerait de sa mère et pouvait-il seulement imaginer ce que cela pouvait signifier pour cette femme âgée dont la fille

cadette avait déjà déserté la maison pour aller traîner du côté de Francfort, bref, il fallait agir avec tact et surtout : ras-sur-rer — elle l'avait prononcé comme s'il s'agissait d'un mot composé, Zeb avait d'abord entendu « rat sur rez » — et Nicole avait terminé son homélie en suggérant d'apporter des assurances concrètes, des preuves de bonne conduite.

Jana et sa mère se passent les fiches d'un air interrogateur. Zeb réalise qu'elles ne peuvent pas en déchiffrer le contenu — il aurait tout aussi bien pu y mêler un bulletin d'école primaire ou la notice de fonctionnement d'un radiateur.

La mère Jakubova allume la télévision. Zeb profite de la diversion pour mieux scruter Jana. Oui, elle est comme sur la vidéo. Petite et rondelette, cheveux bruns qu'elle porte en chignon, un visage ovale — pas des plus harmonieux mais avec une certaine prestance, un rayonnement d'autorité — un sourire qui creuse la joue et puis ses yeux : pétillants.

Sur l'insistance de Nicole, Zeb avait opté pour l'abonnement « Total Comfort », ce qui lui a valu, pendant trois mois, de recevoir des présentations vidéo des candidates dans sa boîte aux lettres — il avait visionné les films avec attention, des portraits de femmes pour la plupart issues de l'ancien bloc de l'Est. La voix off vantait leurs talents de cuisinières et de ménagères accomplies, doublés d'une extraordinaire tendresse et d'un irréprouvable besoin d'aimer.

Jana ne faisait pas son âge : la quarantaine à peine amorcée. Dans le film, elle portait un blouson qui laissait deviner des seins fermes. Ce jour-là, Zeb avait appuyé sur le bouton *pause* et avait longuement étudié l'image de ce joli buste, parasité, il est vrai, par les lignes horizontales de l'arrêt sur image. C'était la première fille qui souriait d'un sourire vrai. Il s'était laissé convaincre qu'elle devait être son élue.

Se sentant observée, Jana rentre la tête dans les épaules. Zeb détourne le regard vers la télévision où le sigle de la chaîne grandit à l'écran dans un long mouvement giratoire, puis mère Jakubova éteint le poste en désignant la table à manger déjà couverte.

Après un dîner silencieux et une deuxième séance de thé tout aussi muette, Zeb se voit offrir le canapé du salon dans lequel Jana était installée plus tôt. L'appartement sombre dans le silence, mais les coussins encore chauds de Jana semblent vouloir lui dire quelque chose.

Zeb pénètre en silence dans la chambre à coucher de Jana, imprégnée de l'odeur du sommeil d'autrui —

— et maintenant il se tient debout à côté du lit où un visage émerge d'entre

les draps, un visage traversé par des petits tremblements, des mini-secousses, et Zeb note aussi le clignement des yeux — d'autant plus surprenant qu'ils sont fermés — et le front perlé de sueur — quelques mèches de cheveux sont trempées à la racine.

Zeb tend l'oreille et perçoit les battements de cœur... Écoutez! *Um-thompp... Um-thompp...* À chaque battement de cœur, il y a un résidu sonore, comme une queue de comète, une traînée de sel sur du sable, et... un écart se creuse entre chaque pulsation : l'infini qui vient se caler dans les arguments péremptaires de la vie, une ouverture où Zeb se sent happé, aspiré dans l'univers des songes de Jana.

Jana j'en ai vu des choses dans ma vie. On ne se connaît pas encore, mais crois-moi on ne me l'a fait plus. Tu as ce petit sourire dont j'ai rêvé tant de fois. Un petit sourire narquois, je crois que c'est le mot. Un sourire qui en dit long sur ta vision des choses. Un sourire qui donne envie, qui donne espoir, qui dit pas forcément oui tout de suite.

Je t'assure que j'en ai rêvé. Ça paraît facile à dire, mais certaines choses habitent en nous sans se déclarer. Et quand on tente de les expulser elles sont trop tenaces et alors il vaut mieux les accepter.

Ton sourire m'a accompagné sur les quais et dans les trains, je le dessinais sur les murs de Séville et de Copenhague, je me l'imaginais dans ce bureau de poste qui puait le fongicide où je devais cacheter 2000 enveloppes par jour. C'était mille neuf cent soixante huit, le Printemps de Prague, tu avais cinq ans et tu souriais déjà — une armée entière ne t'en aurait pas dissuadée.

Jana dans ma vie j'en ai vu du pays et j'en ai fait des métiers. Je connais les hommes mieux que les poètes. J'en ai lu des livres, Jana, et pas que la Bible. Des films j'en ai vu aussi.

Tu vis dans un HLM de la banlieue de Prague. La ville de Prague est belle et resplendissante à travers les siècles, sa banlieue est laide et morte, on a du mal à se l'imaginer vivante même au premier jour. Les banlieues meurent toutes à la naissance. Jana tu es là, tu dors. Ta mère aussi. Demain nous prendrons la route. Demain nous serons loin. Je t'emmène chez moi et je rougis à l'idée de te déménager dans un HLM mort-né tout pareil au tien.

Ta mère, je ne sais pas ce qu'elle pense de tout ça. Elle doit être triste. Que puis-je y faire? Je ne peux m'empêcher de me réjouir à l'idée de t'avoir pour moi seul. Tu seras bien chez moi. Tu souriras pour moi

ce sourire dont j'ai tant rêvé. Jamais je n'ai été aussi disposé à accueillir une femme, à lui rendre hommage en tant que telle. Jamais je n'ai été aussi à même d'accepter la mystique du couple, de sauter à pieds joints dans la vie conjugale. Je m'efforcerai de te rendre heureuse. Cela ne doit pas être très difficile, n'est-ce pas ? Je veux dire de rendre quelqu'un heureux. Il suffit de faire attention, être à l'écoute, ne pas s'énerver même les jours où on en a envie et surtout toujours faire la part des choses.

Il me reste dix ans à vivre, tout au plus vingt. Je dors mal, je commence à fatiguer. Jana tu feras ce que tu voudras, et si tu choisis de faire lit à part je ne t'en tiendrai pas rigueur.

Dors, mon enfant, je veille sur ton sommeil. Tu verras, tu seras bien chez moi. Tu pourras toujours visiter Prague en rêves. Longtemps j'ai attendu ton sourire, je le veux, je le prends, et maintenant si tu veux bien il est à moi.

Le lendemain, une fois la voiture chargée, le Castro et les Jakubova sont fin prêts pour les adieux. Jana étreint sa mère un long moment. Zeb lui tend la main en signe d'adieu mais elle la tire vers elle et le serre tout entier. Zeb sait que ce n'est pas lui qu'elle serre, mais encore Jana, et il réalise que la mère Jakubova a plus au moins son âge, et que, dans un sens, c'est elle qu'il devrait emmener et non pas sa fille.

Dans la Polo, Jana se tient droitement sur son siège, l'air dépité. Sensible à sa détresse, Zeb se dit que ce n'est qu'une question de temps. Elle devra s'adapter, prendre des cours de français... elle finira bien par se décroiser.

Zeb joue avec les commandes de la radio dans l'espoir de trouver une bande-son digne de leur périple, une évocation sonore de l'avenir plein de promesses qui les attend — peut-être aussi que la musique aiderait Jana à se détendre. Mais au son des premières notes de « Stand by Your Man », Jana éclate en sanglots.

Zeb ralentit, range la voiture sur la bande de sécurité. Il comprend ce besoin de purger à coups de larmes. Il sort de la voiture, pensant que Jana apprécierait un moment de solitude. Sûrement ça lui ferait du bien.

Dehors, Zeb observe la campagne qui s'étale des deux côtés de l'autoroute. À l'horizon, deux immenses cheminées jumelles dominant le paysage. Par un effet de perspective l'une paraît dépasser son double, et Zeb se demande qui de la mère ou de la fille Jakubova se voit amputée de l'autre.

Dans la voiture, Jana, secouée de longs spasmes, pleure encore. Il veut l'é-

treindre, la réconforter, mais Jana le repousse vivement, sèche ses larmes et avec résolution sort de son sac à main un bloc-notes et de quoi écrire. Elle griffonne quelque chose sur du papier, puis lui tend la feuille.

Ouest

L'homme roule vers l'Ouest, insensible au bruit du moteur, à l'odeur de plastique neuf, à l'air qu'il fend, aux cheveux qu'il caresse nerveusement et qui teintent ses doigts de gomina. Zeb regrette maintenant de ne pas avoir pris l'avion : moins cher, plus rapide, et puis Jana aurait toujours pu essayer de détourner un Boeing à 10 000 km d'altitude ! Zeb avait opté pour la voiture de location parce que les paroles de Nicole avaient fini par pénétrer sa raison : faire du chemin ensemble avec Jana aurait été leur première aventure ; ils auraient appris à se connaître au gré des bornes parcourues ; ils auraient passé une nuit de noces improvisée dans une chambre d'hôtel... Au lieu de cela, Zeb a déposé Jana chez elle et a immédiatement repris la route afin d'éviter la maternelle.

Zeb reconnaît l'endroit fatidique où, quelques heures plus tôt, il avait dû faire demi-tour. La vue des cheminées jumelles lui inspire un sentiment mêlé de dégoût et de ridicule. Il n'allait tout de même pas la kidnapper, bon sang !

La voiture fait une embardée, quitte l'autoroute, s'engage dans un chemin de traverse. C'est que l'homme a soif. Tout de suite. Le pied sur le champignon, Zeb se cambre et regarde les cheminées jumelles apparaître et disparaître au gré du relief. Elles ne cessent de changer de taille, tantôt c'est l'une qui tient le haut du pavé, tantôt c'est l'autre. Soudain elles disparaissent de l'horizon pour de bon et Zeb comprend pourquoi : elles se trouvent dans la vallée voisine.

Zeb range la Polo dans le premier village rencontré sur la route. C'est l'heure du marché. Les gens s'affairent autour d'échoppes où l'on ne voit que des vierges sculptées en bois. Plus loin, sur la place du village, il y a un bistrot.

Le lieu ressemble à un réfectoire d'école. La salle est vaste, haute de plafond et le plancher ainsi que les meubles sont recouverts d'une épaisse couche de patine. Un barman sans expression s'active derrière le zinc.

Trois types à une table dans le fond de la pièce semblent tout juste sortis d'une longue traversée du désert : cheveux ébouriffés, barbes de cinq jours, visages ridés et même un hâle mystérieux — Zeb se demande où diable sont-ils allés chercher ce teint dans des contrées si grises ?

À leur table, trois coupes et une bille, composantes d'une variante du jeu du bonneteau. À Copenhague — il y a des années de cela — Zeb s'était fait envoûter par cette bille qui apparaissait et disparaissait au gré d'un ballet de mains remarquable à lui seul, une bille qui n'avait jamais été là où il l'aurait juré et qui au final lui avait fait perdre plus de 200 couronnes en une demi-heure. Depuis il évite comme la peste la redoutable arnaque. Les gars dans le

— Origine portugaise...»

Spyro l'interrompt en faisant claquer sa langue.

« Pas la peine d'expliquer... Nous-mêmes sommes des Roms. Enfin, moi je suis moitié-grec. L'exil, ça me connaît, HAHHAHA...»

Spyro dépose une main sur l'épaule de Zeb, s'approche de son oreille et lui dit d'un ton confidentiel :

« Écoute vieux, y a une fête dans les bois ce soir. Viens avec nous. Y aura de la musique, de la boisson, des filles. Tout ce dont un homme a besoin. Les filles, elles baisent. Je te jure qu'elles sont bonnes. T'auras qu'à nous suivre avec ta voiture. »

Dans la Polo, bercé par la fatigue et l'alcool, Zeb est subitement assailli par des faisceaux lumineux. Des phares. C'est qu'il roule sur la mauvaise bande! Il évite de justesse le poids lourd à l'intérieur duquel il a juste le temps de voir un conducteur aux gros bras tatoués gesticuler et s'exciter.

C'est le dur retour à la normale. Il avait approché du but : Jana a failli le suivre — mais le rêve est avorté, et les misères de la vie reprennent. Comme avant, il va falloir être à l'affût des innombrables dangers qui guettent un homme à chaque minute de sa vie...

Zeb se fait dépasser par une Lada. À l'arrière de celle-ci on lui fait des signes. Spyro et ses acolytes. Zeb n'est pas en état de conduire. À vrai dire, il n'est pas en état de baiser non plus, mais *l'idée* de baiser le tente. De toute façon il n'a rien à perdre, au pire il trouvera bien un endroit pour s'allonger.

La Lada sort de l'autoroute, s'engage dans la campagne, pénètre dans un bois sur un sentier difficile. La Lada roule vite et Zeb la perd de vue à plusieurs reprises, mais le sentier ne bifurque pas et il finit par les rattraper. Ils roulent une bonne quinzaine de minutes jusqu'au moment où la Lada s'immobilise au beau milieu du sentier, coupe son moteur et éteint ses phares. Zeb voit que les types attendent dans la voiture.

Une deuxième voiture surgit à l'arrière. Dans le rétroviseur, Zeb aperçoit un type avec de grosses bottes en caoutchouc. Dans sa main, un fusil de chasseur. La portière de la Lada, devant lui, s'ouvre à son tour. L'assommé brandit une carabine, son acolyte balance une batte de base-ball tandis que Spyro reste en retrait. Les gars n'ont plus l'air de plaisanter.

Le refrain de « Stand by Your Man » se transforme en hululement de chouette. Zeb rassemble ses dernières forces et rejoint le sentier. Sous la lune, les arbres nus ressemblent à des épouvantails. Sa voiture de location a disparu.

Au loin, des cheminées jumelles et leurs ombres qui, même de nuit, ont l'air de se livrer bataille.

Un peu plus loin, il aperçoit une maison isolée, de la lumière à travers une fenêtre et de la fumée qui s'échappe de la cheminée.

Zeb frappe à la porte.

Un type chaussé de grosses bottes en caoutchouc vient ouvrir. Avant qu'il ne puisse réagir une solide poigne l'a déjà tiré à l'intérieur.

« Regardez qui v'là. Non mais on croirait rêver ou c'est le vieux qui en redemande. »

Tout le monde est au complet. Spyro et ses potes le regardent méchamment. À travers une fenêtre qui donne sur l'arrière-cour, Zeb voit la Polo en pièces détachées.

« Je crois que tu nous dois des explications, petit vieux, fait Spyro. Dans ta voiture y avait une cassette vidéo. Ce qu'y avait dessus nous a pas plu. C'est pas le principe qui nous dérange, après tout nous aussi on fait dans l'import export, mais c'est la marchandise qui va pas. »

Zeb veut l'interrompre, mais Spyro lui ordonne de se taire.

« Tu parleras quand on te fera signe. Je disais que ton commerce nous incommode. Dans deux heures, l'aube se lève. Ce sera l'heure de ton procès. Pendant ce temps-là, on te laisse préparer ta défense. Ton plaidoyer sera entendu par un jury constitué des membres ici présents. Il sera coté sur une échelle de un à cinq. Exactement comme le nombre de litres de kérosène dont on t'arrosera avant de mettre le feu à ton cul. Cinq litres, et tu mourras vite. Moins que ça, camarade, les souffrances sont atroces...

« Exécution à l'aube, cela va de soi. »

Ligoté sur une chaise au milieu de la pièce, Zeb les voit encore s'éclipser dans l'escalier.

J'étais fier de mon camion, fraîchement troqué contre un képi de poste. Je parcourais les landes écossaises, les plaines de la Pampa, les vallées de l'Alentejo. Un jour, dans une ville couverte de carreaux de faïence, j'ai pris froid : on ne chauffait pas dans cette région du monde. Ma petite Jehanne, je l'avais laissée à la maison, comme d'habitude. Elle me manquait pas forcément, j'y pensais de temps en temps, c'est tout. Au soir de cette journée de grippe, on m'avait appelé, c'était mon beau-frère. Viens vite, m'avait-il dit, c'est la petite, il s'est passé quelque chose.

À l'hôpital, deux jambes paralysées et des tuyaux qui lui sortaient

de partout, Jehanne, je me souviens de la scène, Jehanne, respiration artificielle et baxter au poignet, Jehanne, qui tentait de me sourire, avait finalement réussi à dire : tu vois, au moins j'ai la chance d'être en vie.

Elle est morte un mois plus tard. J'ai jamais compris ce que la chance avait à voir dans cette affaire.

Si la vie est une affaire de chance, je suis tout bonnement grillé. Toutes les circonstances m'ont été contraires. Même avec Job, Dieu aurait été plus clément.

J'aurais tué pour toi, Jana, et voilà que je vais mourir par toi. Je suis trop vieux pour avoir peur. J'espère ne pas avoir mal, c'est tout. Mais la peur, non, la peur qui nous tient en vie, tout comme la chance, pffft...

Après un court trajet en voiture, les gars sortent Zeb du coffre et lui défont les liens pour qu'il puisse marcher. Zeb reconnaît les cheminées jumelles : une usine désaffectée sous un ciel lourd et orageux.

Avec une carabine plantée dans le dos, Zeb avance dans un hangar gigantesque dont le sol est parsemé de bouts de métal rouillés, de bois pourri et de crottes de pigeon. De gros câbles désaxés tombent comme des lianes sur de la machinerie lourde à l'abandon.

Ils empruntent un escalier et font l'ascension d'une tour. Au palier du premier étage, ils traversent une série de chambres en enfilade jusqu'à la dernière d'entre elles. La pièce dégage une odeur de pisse. Des cartons de bière traînent de-ci de-là. Dans un coin, un amas de blocs de bois calcinés, vestige d'un feu de camp intérieur. Les murs arborent des graffitis jaunes et rouges, les vitres aux fenêtres sont brisées ou manquantes.

On religote Zeb et on le fait asseoir à même le plancher.

« Alors, fait Spyro, on t'écoute. »

Zeb crache par terre.

« C'est tout? »

L'assommé verse le contenu d'un jerrycan sur la tête de Zeb jusqu'au signe d'arrêt de Spyro. Puis il lui fourre un chiffon dans la bouche.

« C'est pour pas qu'on s'éreinte les tympans », commente Spyro, puis, comme pour se justifier, « je vais te dire pourquoi ton négoce ne nous plaît pas : il est pas bon pour le moral de nos compatriotes. Ils ont besoin qu'on leur relève la tête, pas la culotte, à défaut de quoi ils s'en prennent à nous. Nous autres les Roms, on est peut-être pas des anges, mais sur l'échelle de la saloperie humaine

on a pas fini de gravir la première barre que les gens de ton espèce sont déjà au sommet en train de nous en secouer. »

Le ton se fait confidentiel : « Il y a autre chose aussi... La fille sur la vidéo, je l'ai reconnue. Une Jakubova. » Ses yeux se font moites. « Ah, si tu avais connu sa sœur... » dit-il, visiblement ému, puis il ajoute, comme en s'excusant : « Elles habitaient le coin, jadis. »

Tout à coup, une sirène retentit, issue des entrailles de l'usine, un son haut et strident. Les types se regardent un moment en se bouchant les oreilles, puis décampent à toute vitesse.

Zeb entend des pas. On gravit l'escalier. La sirène s'est tue. Des voix maintenant. Nombreuses. Un groupe de gens. Ils sont sur le palier. De l'anglais, mais les accents sont différents et s'entremêlent. « *Tout raser, M. Kris Bis?... et les garanties d'embauche régionale... Nightingale nous a promis...* »

Ils sont dans la chambre voisine. Bon dieu, faites qu'ils viennent par ici, pense Zeb. « *Bien sûr, M. Novotny, mais M. Labor a changé d'avis... depuis que le conseil a élargi... problèmes de stabilité... conditions pour aller de l'avant...* »

Dix centimètres séparent le monde des vivants de Zeb — l'épaisseur d'un mur. Pour les alerter de sa présence, Zeb tente de se projeter contre la paroi, mais il est trop bien ligoté et ne parvient pas à trouver l'élan nécessaire pour faire du bruit.

« *Ne vous en faites pas, M. Novotny, l'assurance s'occupera de ce genre de détails... Il n'y a pas que les ministres de chez nous...* »

Dans le cadre de la porte, Zeb voit du coin de l'œil des cheveux blonds, le dos d'un veston. L'homme se tient sur la pointe des pieds, comme préoccupé par la propreté de ses semelles. Mais il ne regarde pas à l'arrière, l'imbécile ne se retourne pas.

« *M^{lle} Kubik, expliquez-lui, voulez-vous ?* »

Zeb tente de crier, mais les sons étouffés qui sortent de sa bouche sont trop faibles pour dominer le concert de voix à côté.

« *Pour que les choses se débloquent, il nous faut une amorce, mais elle doit être... radicale, vous comprenez ?* »

C'est une voix de femme. Le dos de l'homme disparaît et celui de ladite M^{lle} Kubik le remplace. Elle fait face à ses interlocuteurs. Elle recule d'un pas et jette un coup d'œil dans la dernière pièce, la bonne. Elle aperçoit Zeb, mais elle n'esquisse pas le moindre geste de surprise. Incroyable.

« *Bon, terminons-en, nous n'avons pas que ça à faire...* »

Bruits de pas. Ils redescendent par le même chemin. Zeb n'en croit pas ses oreilles. La femme réapparaît cependant quelques instants plus tard, mais seule

cette fois. Elle s'arrête à deux pas de lui et le scrute longuement. Un pigeon s'est posé sur le rebord de la fenêtre, assistant à la scène, comme intrigué : Zeb Castro à terre, M^{lle} Kubik debout, face à face.

Sans un mot, elle sort une boîte d'allumettes, en gratte une — les yeux bleus de la femme virent au roux au moment de l'embrasement du soufre — puis la propulse d'une chiquenaude dans la direction de Zeb. Le pigeon suit la trajectoire de l'allumette, mais son regard retourne vers la femme, comme fasciné par les yeux incandescents de cette dernière, ce rougeoiement qui, dans son expansion, contourne soigneusement la pupille, évoluant à la périphérie du noyau ténébreux.

Le pigeon prend enfin son envol, plane quelques instants entre les cheminées jumelles avant de disparaître pour de bon dans un ciel bas, obscurci par une épaisse fumée noire et des nuages annonçant l'orage, un ciel excité, électrique, près d'éclater.